

La
Béatitude des Chrétiens
ou
Le Fleo de la Foy
par Geofroy Vallée
Natif d'Orléans
Fils de Geoffroy Vallée & de Girarde
le Berruyer, aux quels noms de Pere &
Mere assemblés il s'y trouve
Lerre Geru vray Fleo de la Foy
bigarrée
et
au nom du Fils
Va Fleo regle Foy
autrement
Guere la fole Foy

Heureux qui sçait au Sçavoir repot

PREFACE

Quel que soit l'Être suprême, sensible ou non sensible aux actions des hommes, punissant ou négligeant leur conduite, je l'atteste au commencement de cet ouvrage, que mon intention est bonne, pure et sincère, et je ne dois pas craindre son courroux.

Ce n'est pas le désir de satisfaire les passions passagères et de goûter des plaisirs courts et périssables qui me font approfondir ce que je dois croire et ce que je ne dois pas croire. Il faudroit avoir une témérité bien brutale et un aveuglement bien stupide, non seulement pour préférer ce foible bonheur de pouvoir se satisfaire en tout, à celui que toutes les religions nous promettent, mais même de consentir aux moindres risques de le perdre. Je suis prêt de sacrifier mes jours et d'embrasser les plus dures austérités pour mériter ce dont on nous flatte. Ce n'est ni la folle vanité d'un esprit fort, ni le désir insensé de me sentir sans frein, qui m'anime à la recherche que je veux faire. Qu'on me donne non pas un gage, ni une certitude, mais la moindre probabilité d'un autre bonheur que celui dont nous pouvons jouir dans ce monde, et l'on verra si la mort même m'est affreuse pour y parvenir. Ce seroit un peu trop payer un plaisir imparfait de quelque instant, que de l'acheter par la perte d'un si grand bien. Je ne suis ni incrédule ni opiniâtre, j'aurois des obligations infinies à celui qui me délivreroit de l'incertitude où m'a jeté la réflexion ; je suis fâché que les douces illusions dont je me suis autrefois flatté dans mon ignorance soient douteuses, et que le ciel et cette heureuse Eternité me soient disparus ! Que j'ai eu de regret à abandonner une si aimable erreur ! Je cherche encore, après mon réveil, le bien imaginaire dont le songe me faisoit jouir.

Un jour bien fâcheux m'a fait perdre bien des avantages. Je ne suis plus le premier Etre de l'Univers, le fils et le frère d'un Dieu et l'objet d'une gloire éternelle : chute horrible ! dépouillement douloureux ! Cependant, si j'ai un regret infini de ce qu'une erreur si avantageuse est fausse, je n'en puis avoir de ce que je l'ai reconnue. Je regrette la vérité de mon illusion, mais non pas mon illusion : je ne puis goûter un faux bien. Je méprise un bonheur imaginaire, et je veux être heureux par la vérité et non par la tromperie. Mon erreur, toute avantageuse qu'elle soit, la trouvant fausse, c'est un avantage d'en sortir. De plus, il ne dépend pas de moi que je ne connoisse pas ce que je connois et de ne pas voir ce que je vois. La conviction de mon avantage peut faire pencher la connoissance que j'ai, ma volonté n'est pas toujours maîtresse de mon jugement. Je vois, malgré que j'en aie, la lumière qui me blesse. Malheureux que je suis d'avoir perdu mon erreur, les imaginations agréables d'un insensé ne doivent point désirer d'être heureux de cette manière, aux dépens de sa raison. L'avantage seul de connoître son malheur surpasse [celui] d'être heureux par ignorance et par fausseté. Quelque chose, donc, qu'il m'en coûte, quelque perte que je fasse, quelques douces que fussent les fausses idées que j'avois, quelques affections que j'y aie encore, je ne puis m'empêcher que je ne chéris[se] davantage le bonheur d'en avoir reconnu la tromperie. Je n'étois pas heureux, puisque ce qui paraissait me le rendre n'étoit pas, et j'étois véritablement malheureux de me tromper. Je proteste donc que le seul désir de connoître la vérité m'a mis la plume à la main. J'ai considéré que si je fusse né en Turquie, je serois Mahométan ; si je fusse né en Allemagne, je serois Luthérien ; si je fusse né en Angleterre, je serois Calviniste ; et que je ne suis Catholique que parce que je suis né en France. Et lors, prenant là-dessus de toutes sortes de précautions, voici ce qui m'est passé dans l'esprit.

[L'Art de ne rien croire]

La Religion que j'ai n'est pas de mon choix, c'est la Religion de l'Etat, du Pays, du Prince, de mes Parents, et non pas la mienne. Le hasard seul m'a donné une croyance, et tout le monde m'assure que si je m'y suis trompé, si je ne suis pas bien échu, je cours le risque d'une peine éternelle. Ce seroit donc une imprudence à moi de me laisser déterminer dans une affaire de cette importance par une raison semblable, de n'être Catholique que comme je suis François, et de n'être point de toute autre partie seulement parce que je n'y auroi pas été élevé. Quel titre que soit l'autorité du Prince, la situation du lieu et la fortune, il faut que la réflexion, foulant aux pieds cette raison insensée du Prince, de l'éducation et de la Patrie, m'aide à faire une [sic K1] choix d'où dépend tout mon bonheur. Et si c'est la Religion dans laquelle je suis né qui est la meilleure et la véritable, je veux qu'elle devienne la mienne par choix et non pas par naissance. Je veux la devoir à la raison et non pas au sort. J'entreprends donc de me servir de ma raison, pour me conduire à la vérité que tout le monde prétend d'avoir de son parti.

La Religion Catholique, quelque défense qu'elle me fasse de suivre des fausses lumières, ne m'en interdit pas tout à fait l'usage ; elle me dit même que ces [sic] mystères ne sont point contre la raison, [mais outre la raison]. Pascal, sur ce principe, me fait entendre qu'il est permis d'examiner l'autorité du Législateur, mais que cette autorité prouvée, il faut avoir une foi aveugle pour croire tout ce qu'il dit, quelque incompréhensible qu'il nous paroisse.

Que c'est un bonheur et un avantage considérable que la Religion ne soit pas sans raison et qu'elle puisse s'accorder avec elle, non seulement la Catholique, mais presque toutes les Religions du monde me soutiennent chacune en particulier, que toutes les autres sont déraisonnables et qu'elle seule est raisonnable. Chacune me dit

conduire aux lumières d'un juste raisonnement, je ne pourrai manquer de l'embrasser. Je me mets donc à l'écart, j'efface en moi tout ce que j'ai appris, je suis tous les partis pour en bien choisir un, et je m'établis en juge de chaque Religion. La Religion Judaïque, Païenne, Chrétienne, Mahométane, m'étaient à l'envi ses [sic] miracles, ses martyrs, sa tradition, son ancienneté, son élévation, sa morale et son culte. Chacune prétend me tenter par un bonheur à venir qu'elle seule procure. Chacune me fait peur de son Enfer, qu'on ne peut éviter qu'en se jetant dans son sein. J'examine tout avec une application extraordinaire. Que des religions différentes à ma vue ! J'en vois qui sont mortes, à qui celles qui régneront aujourd'hui ont succédé ; elles ont eu leur temps, leurs âges, leurs vies, leurs changements comme celles d'aujourd'hui, qui passeront à leur tour. Pas une ne peut éviter sa vicissitude, qui exerce sa Tyrannie sur les actions et opinions des hommes comme sur tout le reste. Que de stupidité ! que de bassesses ! que d'égarements ! enfin quelles folies n'ont point été embrassées par des sectateurs, et même soutenues par d'illustres défenseurs ! Les plantes, les animaux, les hommes, les vices, les passions, enfin tout a été divinisé. En vérité, le choix est très difficile à faire entre tant des partis différents, et la crainte de me tromper me jette dans l'embarras. Je vois dans chaque religion du bon et du mauvais, du faux et du vraisemblable, de la bassesse et d'élévation [sic], de la superstition et des abus : enfin, de l'homme partout. Tout également se peut soutenir et se peut détruire, toute tradition humaine est sujette à fausseté ; tout ce qui passe par le rapport des hommes peut être corrompu, et chacune prétend s'appuyer. Je ne vois que fables et supercheries dans l'ancienneté dont ces Religions se vantent : leurs miracles sont faux et inventés, leurs martyrs sont emportés par l'apparence de la vérité ; leur morale est utile et nécessaire à la société, et leur culte le plus parfait est grossier, superstitieux, idolâtre et injurieux à la Divinité. Toutes enfin sont obligées d'avoir recours au secours d'une foi aveugle pour établir ce qui leur est également convenable. Leurs grands hommes ne sont toujours que des hommes, dont le plus grand est bien petit. Pour avoir atteint le dernier point de la raison, ils n'en sont pas élevés ; leur plus grand effort est une foiblesse, et leur plus grande lumière est une grande obscurité. Enfin, je connois si bien le peu d'étendue de l'homme et sa portée, que jamais je ne fléchirai les genoux devant aucun génie, jusqu'à abandonner ma raison à son autorité, et jusques à me livrer et me laisser convaincre par son exemple ou par son rapport. Que me revient-il donc de ce pénible examen de toutes les religions, sinon l'impossibilité de choisir, rebuté que je suis de l'injustice et de la fausseté de tous les partis, je n'en veux plus prendre aucun. Je souhaiterois qu'il fût permis d'être neutre et de demeurer dans l'irrésolution où m'a jeté l'embarras de me déterminer entre tant de partis si égaux. Mais toutes les Religions me crient d'un commun accord que je me perds, et que je cours le même risque à ne me point déterminer du tout qu'à me déterminer mal, et qu'enfin, le parti de n'en point prendre est le plus mauvais. De tous côtés erreurs, de tous côtés périls ! O homme ! que tu es malheureux avec ta raison ! Cependant faisons des mauvais efforts, examinons exactement s'il est possible qu'un homme armé de lui-même trouve la vérité ; sondons les forces de cette raison, qui est le seul instrument dont l'on veut m'aider, et cherchons à justifier mon irrésolution sur l'impossibilité qu'il y a à se résoudre. L'ouvrier, avant de commencer son ouvrage, regarde l'instrument dont il se doit servir.

Ce que nous nommons Esprit, raison, pensée, est quelque chose de si incompréhensible et de si obscur, que je ne crois pas qu'il y ait un homme assez fou pour en parler avec certitude. Quelque forte et profonde que soit la réflexion de la raison sur elle-même, elle s'ignore toujours et ne peut se connoître. Ce qu'on en peut juger par les effets, c'est qu'elle est très sujette à l'erreur, qu'elle marche toujours à pas

prendre le mensonge pour la vérité. Que sais-je si ce foible raisonnement, dans sa plus grande hauteur, n'est point une enfance, un bégaiement, une balbosité au prix d'une autre raison suprême, à peu près comme nous estimons l'instinct à l'égard de notre raison ? Peut-être n'est elle qu'un songe ou un sommeil dont la mort sera le réveil ? Nous ne savons pas si elle est capable de quelque connoissance certaine, mais l'expérience nous apprend tous les jours qu'une plus forte certitude nous en arrache une autre, dont nous croyions qu'il était impossible de nous faire sortir. Souvent j'ai cru quelque chose aussi certainement comme deux et deux font quatre, et souvent j'ai reconnu l'erreur de cette assurance. Après une expérience tant de fois répétée, ma raison ne doit-elle pas être chancelante et s'en édifier, ou se défier de soi-même ? Dans la plus forte certitude, peut-on savoir quand un menteur ne ment point ? Doit-on le croire quand il dit vrai ? De quelque fermeté que je puisse être dans une opinion, ne dois je pas penser que celle qui m'a déjà trompé si souvent peut encore me tromper dans cette occasion ? Toutes les certitudes qui semblent ne point laisser aucun lieu au moindre doute [portion manquante ?], cependant, avec toutes ces évidences, je me suis souvent trouvé dans l'erreur. Il est vrai que la raison est capable de quelque connoissance certaine, mais l'incertitude où nous sommes, quand cela est possible, nous doit toujours laisser dans l'incertitude. Ce que nous pouvons connoître de certain ne nous doit pas empêcher de soupçonner que nous raisonnons toujours mal : nos erreurs, nos ténèbres, nos illusions surpassent infiniment le nombre de nos prétendues évidences, ce qui doit ôter tout crédit à nos vérités apparentes. Jamais je ne suis sur de rien, [qu'il ne soit possible que je ne me trompe ; jamais, donc, je ne dois être sûr de rien]. C'est un hasard quand nous rencontrons juste : tous nous est enveloppé d'un voile épais à l'entour duquel cette foible raison peut tourner sans avoir la force de le percer ; jamais nous ne connaissant rien, qu'à force des inconvénients qui nous redressent quelquefois. Cet argument peut aller jusqu'à détruire la certitude des Mathématiques : quoi ! me dira-t-on, un et un ne font ils pas deux ? Peut-on ébranler cette vérité ? J'auroi l'audace de répondre : je ne sais, et me servant dans cette occasion des armes que la Religion Chrétienne me fournit dans son mystère de la Trinité, je vous dirai qu'un et un font aussitôt six, et six deux, comme trois font un, et un trois. Vérité qui, selon les Catholiques, n'est point contre la raison, mais la passe : ce qui convient parfaitement aux sentiments, que je soutiens. Ce raisonnement suffit pour détruire toute certitude, car selon nous, une autre raison suprême et meilleure que la nôtre tire apparemment des conséquences différentes des nôtres, et découvre une vérité qui, quoi qu'elle semble contredire la raison, ne fait que la passer. Ce Pyrrhonisme paroît peut-être outré, je sais de quel argument on prétend me poursuivre, mais j'avoue qu'il n'y a point de si juste raisonnement, quel qu'il puisse être, dont les conséquences, si l'on veut, ne nous conduisent dans des inconvénients, des contradictions et des absurdités, qui est encore ce qui ébranle toute certitude. C'est encore ce qui prouve combien cette raison est susceptible de différents jours, combien elle est délicate et fragile, combien il est facile de passer de la vérité à l'erreur, à tourner au moindre vent et à trébucher au moindre choix. Je sais à quelle extrémité on veut me réduire, dans la Thèse que je soutiens, jusqu'à être incertain si je suis incertain, jusqu'à douter si je doute, jusqu'à ignorer si je pense et si je suis ; mais quelles absurdes conséquences qu'on puisse tirer d'un juste raisonnement, j'abandonne les conséquences pour embrasser même avec plus d'opiniâtreté le raisonnement. Quelqu'orage qu'on me prépare, toutes ces absurdités ne m'empêchent pas de m'attacher où plus de probabilité semble m'attirer. Ces contradictions inévitables, qui se rencontrent dans tout, me prouvent encore mieux la volubilité de la raison et que tout est incertain, jusqu'à mon incertitude même . La raison semble

moins dès le second pas qu'elle prétend faire, et ne voit goutte sitôt qu'elle sort d'elle-même. Mais quand j'aurois accordé à la raison, une, deux et trois certitudes dépouillées de toutes conséquences dont la liaison est toujours si frauduleuse, si captive, si délicate, si subtile qu'elle nous échappe, quel tort cela peut-il faire à mon sentiment ? De ce qu'il y a quelque chose de certain, doit-on conclure que presque tout l'est ? Car d'une seule certitude ou supposition, l'on bâtit en moins de rien des colosses d'erreurs, pour peu que l'on permette à la raison de le tourner de tous sens. Souvent il y a des raisonnements qui nous convainquent et forcent pour ainsi dire, notre consentement et nous interdisent toutes répliques, mais qui cependant contredisent à nos sens, ou un certain sentiment, que nous avons en nous inexplicable, qui loin d'en être abattu, triomphe de toute sa force de la certitude apparente qui m'éblouit.

N'ayons donc point de scrupule d'admettre un ou deux genres de certitude retranchée de toutes conséquences, puisqu'il n'y en a pas une qui ne conduise à quelque contradiction.

Quand je verrai une vérité suivie et liée avec la fausseté, je ne prendrai que le vrai et je rebuterai le faux qui l'accompagne. S'il y a quelque connaissance certaine, ce sont les sens, qui la donneraient, mais leur témoignage est aussi sujet à la tromperie, et ne fait pas que la raison ait d'autre certitude que sur ce qui se passe chez elle, et par sa réflexion sur elle-même : ma vue apercevrait un objet, mais non pas que l'objet qui me paroît rond l'est en effet. Je vois un Portrait de César, je n'ai pas connu César, je ne sais s'il lui ressemble. Il n'y a donc que l'appréhension des choses qui nous soit certaine, et non les choses mêmes ; nous savons l'impression intérieure qu'elles font en nous ou sur nous ; mais non parce qu'elles sont en elles-mêmes. Les sens ne découvrent au plus à la raison que la superficie des objets matériels, dont il paroît que la raison puisse juger plus certainement que des spirituelles qui la passent et ne sont point à sa portée.

La même expérience d'infidélité et de perfidie que nous avons à l'égard de la raison n'est pas moindre dans les sens ; ce sont des trompeurs qui nous trompent toujours : et si quelquefois ils nous certifient vrai, comment pourrions-nous le savoir ? Ils ont beau tenir conseil sur un objet, la vue veut donner ses conjectures, l'oreille les siennes, l'odorat les siennes, l'attouchement les siennes. Ils ont beau accumuler des probabilités pour faire une certitude : le regarder, l'entendre, le sentir, le toucher pour donner une sentence infaillible, ils ont beau mendier le secours l'un de l'autre pour s'assurer, chacun en particulier est fautif, assemblé, composé de juges ignorants qui peuvent se tromper : car si chacun en particulier est sujet à l'erreur, pourquoi tous ensemble ne pourroient-ils point errer ? Que savons-nous si cette obscurité où nous sommes ne vient point de ce que nos sens ne sont point dans leurs perfections ? Nous voyons tous les jours que les animaux les ont quelquefois différents des nôtres, soit pour la couleur, soit pour la façon, ce qui peut changer l'impression qu'un objet fait sur l'imagination et la rendre différente de celle qu'il fait sur nous. Il y en a qui les ont plus subtils que nous. Ne distinguons-nous pas entre nous-mêmes différents degrés de raison, de noblesse de cœur ou de finesse des sens ? Peut-être nous manque-t-il naturellement, un ou plusieurs sens, comme la vue à la Taupe, dont le défaut nous cause mille erreurs, et nous empêche de saisir la vérité ? Combien des fautes de raisonnement un aveugle ne fait-il point, combien le défaut des yeux le fait-il errer, sans qu'il puisse deviner ce qu'il lui manque ? Ni son erreur, ni la cause de son erreur : il ne sent point l'absence d'une chose, qui lui est si nécessaire ; et sa raison qui le porte à juger de tout, ne s'aperçoit que confusément qu'il est privé d'un secours qui lui rend la vérité presque toujours impénétrable. On l'entend parler par habitude de lumière, de jour, de soleil, des couleurs, de la nuit, sans approfondir la signification de ces mots

habitude de n'y réfléchir jamais, à peu près ainsi que nous faisons à l'égard de ces termes, qui ne nous sont pas moins obscurs, comme hasard, sympathie et autres que nous prononçons tous les jours sans les mieux concevoir. Nous sommes bien véritablement des aveugles nés.

Cependant je veux bien consentir à admettre nos sens pour les seuls ministres de toutes nos certitudes, et de toutes nos connaissances ; rien ne s'introduit dans la raison, que par leur médiation, et nous ne tenons à aucune certitude si fortement, comme à celle dont ils nous rendent témoignage ; mais tenons nous bien sur nos gardes pour ne point avancer un pas au delà de ce qu'ils nous certifient : si les Mathématiques paroissent avoir plus de certitude que les autres Sciences, c'est qu'elles ne sont autre chose que les sens occupés après la superficie de la matière qu'ils voient et qu'ils touchent attentivement, ce qui arrête et rend certain le jugement de la raison qui ce semble, en est réglée, confrontée et assurée. Toute fragile et vaine que soit notre raison, tous infidels que soient les sens, elle a encore mille obstacles qui cachent la vérité. Les passions, le tempérament, les saisons, le climat, le soleil, la pluie, la santé, la maladie, règlent ses jugements ; elle est esclave de tout. Tantôt c'est la piété qui la captive, tantôt c'est l'amour qui décide de son arrêt ; tantôt c'est la chaleur de l'été qui lui fait pencher vers un parti plein de rigueur, tantôt c'est un soleil gai qui la porte vers un plein de douceur ; elle voit les choses en santé autrement qu'elles ne lui paraissent dans la maladie ; enfin, le hasard, malgré sa plus haute prudence, s'est toujours réservé le droit qu'il a sur ces décisions, comme sur tout le reste des événements. Elle est semblable à un Enfant qu'un jouet apaise, qu'on trompe comme on veut, à qui l'on fait tout accroire, qu'on afflige et qu'on fait rire pour une bagatelle : la crainte, l'éducation et l'exemple le tourne à tous biais ; elle est la dupe continuelle du cœur et du désir. La concupiscence même semble avoir ses raisonnements à part, et indépendants. Faut-il s'étonner, qu'avec tant de foiblesse, elle trouve toutes les sciences si incertaines et qu'elle n'y rencontre qu'obscurité et qu'erreur ? Quelle contradiction, quelle diversité d'opinions contraires les unes aux autres, qui se détruisent mutuellement, ne se trouvent point dans les Lois, soit dans la connaissance de la Nature ou de la Divinité, soit dans la morale, soit dans la médecine ? y-a-t-il axiome si infaillible, qui n'en choque un autre infaillible ? Tout se débat, tout se contredit, tout se soutient, tout se détruit, la vérité et l'erreur sont de tous les partis, on peut également tout choisir et tout refuser. Quel Chaos ! quelle confusion ! quel désordre ! tout est incertain, tout sentiment a différents côtés de probabilité qu'on peut saisir ; l'expérience réitérée et l'effet répété dont on ignore la cause est la plus fort argument de la raison, et la seule science, ce qui n'est qu'une reminiscence, et un ressouvenir d'accident. C'est de là que vient la certitude des Mathématiques, où les sens se trouvent forts par une preuve qui les frappe, et qui les convainc ; aussi notre science n'est elle qu'une science de mémoire, ordinairement notre raison ne sait rien de tout ce que nous savons, nous apprenons par cœur et non par jugement, nous connoissons ce qu'on a dit d'une chose et non ce qui en est : il faut être revêtu de toutes les sciences pour être savant : le but qu'on peut atteindre dans leurs recherches est d'ignorer savamment ; le seul profit est d'en reconnoître l'inutilité et d'en avoir été vainement occupé ! Je crois, que c'est assez avoir examiné la fragilité et la fausseté de l'instrument, dont on a prétendu me secourir pour pouvoir connoître l'impossibilité, qu'il y a de parvenir à une certitude. Si la raison, qui est le premier fondement de toute connaissance, se trouve incertaine, qu'y a-t-il de certain ? La règle du vrai se trouvant fautive et tortue, comment peut-on le connoître ? La raison étant aveugle, que peut-elle voir ? Ces ténèbres bien prouvées ne détruisent-elles pas toutes certitudes, ne renversent-elles pas toutes les opinions, n'affoiblissent-elles pas toutes croyances, ne détruisent-elles pas toutes les religions, et ne nous laissent-elles pas enfin dans l'

qu'on fasse pour me déterminer à un parti, je suis en droit de répondre : voyez la règle que vous m'avez donnée et reconnoissez, que vous avez tous pris un faux jour pour une véritable lumière ; je puis sur la foiblesse de la raison refuser d'entrer même dans la dispute, puisqu'elle détruit toute la certitude des opinions ; mais comme je ne veux rien me reprocher, je ne laisserai pas de me servir de cette mauvaise arme pour m'aider à vous confondre et à vous faire convenir que le parti de n'en point prendre est le seul choix raisonnable. Non que je prétende qu'il y ait rien de certain dans ce que j'avancerai, ce seroit aller contre mes règles ; je me contenterai des simples vraisemblances, n'y ayant point de certitude. Qui ne sait point douter, ne sait rien.

Avec toute la retenue d'une raison aveugle, j'entreprends de parler de Dieu, du premier principe. Examinons avec attention cette idée générale que tous les hommes ont d'un être éternel, spirituel et infini, par qui tout est, de qui tout a commencé, que nous nommons premier principe. Je me prise la fermeté de ces insensés qui croient que cet être n'est point, comme s'ils en pouvoient avoir quelque assurance ; je suis également contraire à ceux qui le croient et ceux qui ne le croient pas, et si les uns ne le peuvent prouver certainement qu'il est, les autres sont aussi dans l'impossibilité de prouver qu'il n'est pas. Ordinairement, c'est la crainte qui fait la foiblesse des uns, et le vice et la folie des autres, crédulité déraisonnable également : tous sont aveugles dans leur choix, qu'ils ne devoient point faire. Rien ne nous dit qu'il n'est pas. J'établis donc ce principe : qu'il y a bien des choses qui sont que nous ne savons pas. Une infinité d'êtres peuvent être, quoique nous ne les connoissions point. Et voilà pourquoi l'athée a tort d'avoir pris un parti. Nous pouvons aussi nous imaginer une infinité d'êtres qui cependant ne sont point en effet. Il est d'un fort mauvais sens de conclure qu'une chose est parce qu'elle peut-être, comme d'assurer qu'elle n'est pas parce que nous ne comprenons pas si elle est. Et voilà aussi pourquoi les autres ont tort d'assurer qu'il y a un être spirituel, Dieu, sans songer qu'ils peuvent concevoir des choses qui ne sont peut-être pas. La possibilité de toutes choses, loin d'être aux uns et aux autres un piège à leur crédulité, doit tous les désarmer de leur assurance : cette foible raison ne sauroit connoître jusqu'à quel point elle peut prendre une certitude ; ne peut juger ce qu'il est possible ou impossible, ce qu'il doit l'assurer ou non, ni enfin savoir les différents degrés de possibilité qu'il peut y avoir. Tout lui doit sembler possible, et sans rien croire, croire la possibilité de tout. Je crois donc qu'il peut y avoir un être spirituel, sans croire pour cela qu'il est : je crois qu'il se peut qu'il ne soit pas, sans croire qu'il n'est pas en effet. La vérité peut être de l'un des deux partis, mais par hasard, et non épousée pour elle même . On veut, que se soit un crime qui sera puni de ne pas percer ces ténèbres, que ces ténèbres, que notre foible raison ne peut percer, et de ne pas voir clair dans cette obscurité profonde où la nature nous a mis ; mais n'est-ce pas vouloir nous obliger de nous donner deux pieds de grandeur plus que nous n'avons ? Si c'est un crime, c'est le crime de celui qui nous a faits, et non le nôtre : nous ne pouvons avoir plus de force que nous n'en avons. N'est-ce pas au contraire une soumission et une obéissance respectueuse à cet être spirituel, s'il est, de ne pas passer les bornes qu'il nous a données de nous tenir dans l'ignorance où il nous a mis, de demeurer dans l'ordre qu'il veut que nous soyons, et de respecter la courte étendue qu'il a donné à notre raison ? Cette ignorance dont nous ne pouvons sortir, à laquelle nous nous soumettons, ne nous est-elle pas assez à charge à nous-même, assez honteuse, assez douloureuse, sans nous en faire encore un crime de nous nous être puni de nos malheurs, de nos imperfections, comme si nous nous les étions causes, comme si nous étions auteurs de nous mêmes ? Cette incertitude obéissante, que l'orgueil de la raison

d'avoir rompu les barrières dont on nous a borné, d'avoir fait un choix à tort et à travers sans autre guide qu'une trompeuse raison, plutôt que de rester dans la suspension où notre aveuglement naturel et le premier être nous destinait ! S'il eût importé à Dieu, à cet être spirituel tout puissant, infini, gouvernant toute la nature, tel enfin qu'on se l'imagine ; s'il eût, dis-je, importé que notre raison sût et connût qu'il est, nous auroit-il laissé dans cette ignorance, à raisonner même sur les idées qu'on en a ? Ne peut-on pas dire en concluant de leurs propres principes : tout ce qu'il lui importe n'est-il pas, tout ce qu'il veut n'est-il pas, et tout n'est-il pas en lui ? O ! conception humaine et fragile des volontés contredisantes, s'entre-combattantes, ou conditionnées, je ne puis concevoir cet être infini supposé sans lui donner pour perfection de faire tout ce qu'il veut. Tout effet, tout événement est sa volonté, rien n'est que ce qu'il veut ; l'état où je suis, la croyance que j'ai, soit Catholique, soit Mahométane, soit suspension, soit même l'Athéisme, est celle où il veut que je sois, et que je n'aurois pas s'il ne voulait pas. Je suis prêt à l'adorer s'il est l'adorant même dans mon incertitude ; j'attends et je consens qu'il se fasse connoître à moi, et je prétends lui sacrifier ma vie au cas qu'il me donne la force de la lui sacrifier. Je respecte la pensée qu'il m'envoie et la croyance qu'il me donne comme la sienne, et non comme la mienne ; je ne le crois ni le décrois, je le crois et le décrois, je ne suis rien sans lui, et il est tout dans tout. L'indépendance d'un être est la destruction, malgré tous les distingués de l'école : ma volonté, mon jugement, et leur actions sont toutes à lui, dépendant toutes de lui, et ne font rien que ce qu'il fait et veut lui-même ; il ne permet rien, mais il fait tout et veut tout ; rien de ce que je fais n'est contre son gré, puisque ce est qui le fait lui-même . Permettre c'est un terme qui soustrait quelque chose, comme si rien se pouvait faire sinon par lui ; son consentement, sa permission, son approbation, son repentir, sa colère, son offense, ses punitions, ses compenses sont tous termes forgés par la fantaisie humaine, qui donne tout ce qui est de la faiblesse à la divinité, qu'elle s'est efforcée elle-même de produire et d'enfanter dans une perfection, qu'elle ne peut souvent soutenir. Car ce n'est point la raison qui est une parcelle de la divinité, mais plutôt c'est la divinité qui est une production enflée de la raison. A tous moments ses expressions et ses idées se contredisent et renversent l'excellence qu'elle veut lui donner : son consentement est de vouloir, et sa permission est faire son approbation, quelle qu'elle puisse être, il est lui seul et tout est à lui sa récompense. Qu'est-ce encore ? récompense-t-il lui-même son repentir, sa colère, son offense, sa punition ? Est-ce qu'il se repent de soi, est ce qu'il est en colère contre soi ? Est-ce qu'il se punit de ce qu'il a fait ? Que veut dire ce jargon ridicule que nous sommes forcés de tenir en voulant revêtir la divinité de nos passions ! Est-ce que sa colère, son repentir, son offense, ne détruiroient pas et n'anéantiroient pas tout l'avenir ? Quelle est cette fabrique de la divinité, que l'homme, malgré lui, façonne ce modèle sur lui-même, qu'il l'habille de ses faiblesses et de ses défauts, enfin qu'il forme à sa guise et par rapport à lui. Que voulez vous, l'homme ne peut penser Dieu qu'en homme, selon ses idées, ses lois, sa règle, et sa politique, et c'est le concevoir fort imparfaitement : son vouloir et sa puissance infinie détruisent dans nous l'indépendance ; crime, mérite, punition et récompense, colère, offense, consentement, et permission sont toutes expressions qui ne peuvent qu'attaquer sa dignité infinie et déshonorent l'idée que la raison même s'en est faite, ou, à en parler sans bléphème, et sans qu'on lui fasse injure, c'est le fini qui veut expliquer l'infini. Un seul de tous ces mots lui convient, qui est, l'incompréhensible : sitôt que l'on sort du sens de ce terme, on l'insulte, on lui fait tort, tout étant sa volonté, la volonté étant tout ce qu'il est. Quel mal fais-je ? Je ne fais rien, c'est lui qui fait tout ; soit que je demeure dans la suspension, soit que je prenne un parti, il est l'auteur de l'un et de l'autre. Quelle

sitôt que nous ne lui donnons pas tout à notre égard, comme nous le faisons sur tout le reste, enfin sitôt que nous nous rendons quelque chose de propre, nous ne pouvons rien nous attribuer, qu'une grosse contradiction ne nous fasse sentir le vol que nous lui faisons. Si nous avons quelque chose qui n'est pas à lui, il n'est pas tout, il n'est pas Dieu, si Dieu n'est rien, et rien n'est à nous ; si rien est à nous, nous ne pouvons être capables de rien ; point de crime, point de punition : Dieu veut tout, la règle de la justice est sa volonté, tout est donc juste, et il n'y a point de mal, point de crime, point de péché, rien qui soit contre son ordre ; ce sont de [sic ?] fantômes enfantés par la seule imagination, du néant, des êtres de raison, des négociations vaines, des privations creuses, des relations vides, ainsi même que plusieurs catholiques l'ont cru, voulant disculper Dieu de faire le mal, quoiqu'ils le reconnoissent auteur de tout ; Juifs, mahométans, calvinistes ou catholiques toutes vos idées, vos opinions, vos croyances sont de Dieu, sont à Dieu, c'est lui, qui vous veut tels, que vous êtes chacun en particulier ; votre culte, quoique différent, inspiré qu'il est par lui car tout ce qui reste, vient de lui, est à son gré, et ne lui peut déplaire ; n'est il pas contraire à sa perfection, que quelque chose lui déplaise ? n'est-il pas indigne de lui de punir ce qui l'offense, comme s'il n'eut pas pu empêcher. La pureté même de vos intentions, doit vous garantir de tout risque : vos adorations différentes sont toujours adorations, et sont [sic ?] honneur à la divinité, si elle y est sensible, et sont nulles, si elle y est indifférente, ou si elle n'est pas. C'est la vérité que vous révèrez, que vous cherchez, que vous servez, que vous aimez, sous différents noms, sous diverses couleurs, enfin, quand il y auroit un être infini, spirituel, éternel et tout puissant, tel que toutes les religions se l'imaginent, les lumières seules du bon sens, dégagez de la prévention, et des préjugés, m'assurent même par leurs principes, que je ne suis point capable, et que je ne cours aucun risque d'être dans la suspension, où la nature m'a fait naître malheureusement. Mais voyons, s'il est vrai que cet être spirituel soit en effet ; car par les principes mêmes du Chrétiens [sic ?], si les obscurités qui couvrent ces mystères, lui donnent lieu d'avoir le mérite de le croire, il n'est pas défendu à la raison d'examiner l'autorité de celui qui les a déclarées. Qui nous découvrira qu'il y a un premier principe, un être spirituel, qui n'a point commence ? Toutes les religions, et les Chrétiens mêmes me font entendre, que la nature seule le découvre et que je serois excusable de m'opiniâtrer dans ma suspension, si l'invisible ne se découvrirait pas par le visible, et si la voix de tous les êtres, qui tombent sous les sens n'était très intelligible. Que l'on me fait de plaisir de mettre les sens de notre cause, car si la raison est capable de quelque certitude, ce n'est peut-être, que par leur secours, que je suis ravi qu'on appelle à témoin la nature, que je respecte et révère. Quelles magnificences ne m'étalet-elle point ? que de beautés étonnantes et incompréhensibles, ne découvre-t-elle point ? Dépouillé de toutes les préventions de l'enfance, armé de ma seule raison, je regarde les cieux, la soleil, les étoiles, la mer, la terre, le feu. J'admire la beauté de ces objets, je vois qu'ils se remuent, et je ne sais qui les remue ; s'ils se remuent eux mêmes, ou s'ils sont remués par un autre, s'ils se sont faits eux mêmes, ou s'ils ont été faits par un autre, s'ils ont commencé ou s'ils n'ont jamais commencé. Je vois certainement, qu'ils sont infiniment plus beaux, plus grands et plus durables que moi, que même ils ont un empire sur moi, et que je dépense [sic ?] fort d'eux, qu'ils m'affligent, me consolent, me nourrissent, me tuent souvent, et me traitent ; enfin, comme les autres animaux mes confrères ? Je ne puis savoir, s'ils sont animés ou non, s'ils sont raisonnables, ou non, si j'en juge parce qu'il [sic ?] frappent nos sens, seuls médiateurs de toutes connaissances, je ne suis qu'une atome aux prix d'eux, dans un degré bien plus excellent, ma raison étonné par un excès d'ignorance ne me permet aucun raisonnement sur eux et n'a pour tout discours que l'admiration. La beauté

ce que cette admiration pour un objet beau, utile et supérieur, dont mes sens sont frappés, si non une adoration naturelle. Si j'avais été privé de tout temps du commerce des hommes ayant encore la simplicité et la pureté de la raison, non gâtée, non corrompue et non prévenue de leurs préjugés, je ne saurois ce que c'est que Dieu, qu'être infini, premier principe ou esprit séparé de la matière ; mais je considérerais, que j'ai commencé, que je ne suis rien au prix de l'infinité des choses qui y sont et apercevant la beauté, la grandeur, et l'excellence des autres objets, qui frappent mes sens, que je dois consulter uniquement, je serois forcé de les admirer, et cette admiration seroit sans doute une adoration naturelle, juste et raisonnable, qui les érigeroient en dieux, sans que je le sente et quoique j'ignorasse, ce que c'est que Dieu, d'autant plus propres à adorer, qu'ils sont inconnus et incompréhensibles. Cette incompréhensibilité, me donne la liberté de leurs [sic ?] attribuer toutes les perfections, que ma raison peut s'imaginer : l'infinité, l'éternité, et la toute puissance ; quoique je vois leur grandeur bornée, que sais-je s'ils sont. S'il n'y a d'eux que ce qui paroît à mes yeux, que sais-je, s'il ne suffit pas, qu'ils sont infinis en puissance ; enfin, que sais-je, quelles perfections ils n'ont pas, et quelles ils doivent avoir ?

Enfin si tout ensemble ils ne sont qu'un Dieu, que vous nommez nature ; premier principe, le tout ; l'être suprême, et qui ne sera, si l'on ne veut qu'une définition générale, non sujette à contredit que quelque chose, que nous ne connaissons et ne concevons pas ? Si l'on demande : qu'est-ce que c'est que Dieu ? je dirai que c'est quelque chose indéterminé : si l'on me veut faire un pas d'avantage, je dirai : que sais-je, ce qu'il est, et ce qu'il n'est pas ; s'il y a quelque chose, qui soit lui en particulier, et le reste non ; s'il y a quelque chose, qui soit lui en particulier, et le reste non ; s'il n'est partout ; si tout ce qui est n'est pas lui, si même je ne suis pas une partie de ce tout : que sais-je, si je n'étais pas quelque chose, avant que d'être né ? et si en mourant je finis ? car je vois dans ma mort un changement, et non une fin anéantissante : et je vois dans ma naissance une génération [M : geueration], et non une création, ni un commencement de moi venu de rien : je puis avoir été quelque chose, sans savoir ce que j'étais ; non plus que je ne sais ce que je suis, j'adore ce quelque chose vague, général, tout nu et indéterminé que je ne comprends point, je vois dans cette vaste étendue de l'univers, dans ces espaces infinis, où mon imagination ne trouve ni commencement, ni fin, ni milieu, une infinité des êtres dont je forme un atome, je ne sais si je suis un d'eux, comme je vois, tout m'en échappe, tout me passe et si je juge du néant, d'une mouche ou d'un ciron parce qu'elle est petite, que peuvent juger ces êtres, infinis en grandeur, a l'égard [M : égard] de moi ? Sitôt que je veux donner une qualité, un nom même a ce quelque chose indéterminé, je me perds. Si c'est l'infinité ; mon esprit fini ne peut concevoir l'infini si c'est l'éternité, je m'y égare. Quel mot que je produise, je me trompe, ma raison perd pied, je ne sais où je suis, et je reconnais que j'ai eu tort de l'avoir voulu rendre moins vague, moins obscure et moins incompréhensible ce quelque chose divin, capable de recevoir plusieurs explications, peut-être déterminé a quelque idée que l'on se fasse de la divinité ; c'est peut-être tout ce qu'un chacun en particulier s'en imagine, et peut-être toute autre chose, que ce qu'on s' imagine. Tous ces différents noms, que j'ai y donné du premier principe et autres même, qu'on en peut encore donner, peuvent être véritables, tout est possible comme j'ai déjà dit, et ce n'est assez que cela se puisse : car ma foible raison ne sauroit savoir, si ce qui se peut, n'est pas en effet. Je m'aperçois bien, que je dis bien des choses, qu'on trouve hardies et téméraires, parce que la prévention et les préjugés de l'enfance ont corrompu la pureté de la nature, ou je me veux rétablir, pour penser sainement. Ils ont tant de force sur nous, qu'on n'écoute ni la raison, ni la justice du

j'aperçois de certain dans le sein de cette nature impénétrable, dont mes sens me rendent un assure témoignage, c'est que tout les êtres, aussi bien que moi sont dans un continuel mouvement ; tout travaille, tout souffre une agitation véhémence. Voila donc deux choses que je reconnais par mes sens : matière, et mouvement de la matière, être et mouvement de l'être. Donnez à ce mouvement quel nom-il [sic ?] vous plaira, soit âme, soit vie, soit raison, soit douleur, soit esprit, soit vicissitude, je n'en sais pas d'avantage, sinon que ces êtres se remuent, j'ignore si ce mouvement leur est propre, ou s'il leur est donne par un autre ; mais j'en vois qui se remuent d'eux mêmes, et d'autres qui paraissent dans le repos, ont aussi un mouvement intérieur et extérieur imperceptible, et que sais-je, si ces termes d'âme, de vie, de raison, de pensée, de vicissitude, in/81/ventez par la raison humaine, qui croit avoir une cause quand elle a trouve un nom quelle ne comprend pas, et a l'abri duquel son orgueil et sa paresse s'endorment, ne sont point que des espèces différentes de ce mouvement général de toute la nature : que sais-je, si ce n'est pas un être séparé de la matière, que vous nommez esprit, dont vous faites Dieu, qui est lié, et qui se marie naturellement avec elle, ainsi que cela arrive dans nous : que sais-je si ce n'est point cet esprit Dieu, qui lui donne ce mouvement, par sa toute puissance quoique séparée d'elle. Tout cela peut être, et il y peut avoir bien des choses qui ne tombent pas sous les sens : mais quoique l'esprit puisse être, sans que je le voie, c'est une mauvaise supposition pour croire qu'il est ? Ne dois-je pas plutôt raisonner sur ce que je vois, et ignorer ce que je ne vois pas ? J'aperçois des êtres, qui tombent sous mes sens, et qui ont un mouvement, voila tout ce que j'en puis connoître ; je ne sais ce qu'ils sont, par qui ils sont. S'ils sont par eux, ou par un autre, je ne sais ce que c'est que leur mouvement. S'il a une cause, ou s'il n'en a point ? Je rentre dans ma suspension, comme le seul refuge, ou tant d'obscurités me renvoient : je vois certainement dans les êtres, qui sont sur la terre, aussi bien qu'en moi une vicissitude, et un changement continuel, qui n'est autre chose, que ce mouvement général de toute la nature, rien ne demeure comme il est, mais rien ne finit et ne tombe dans le néant ; il n'en sort rien aussi, tout vient de quelque chose, qui est changé en lui et se tourne en quelque chose, en quoi il se change ? Rien ne commence d'être, rien ne cesse d'être, ce n'est qu'une différence de situation : cette vicissitude des choses changeantes, peut avoir été éternelle, ce changement des choses passagères peut durer toujours, et ne changer jamais, constant et immuable dans sa résolution, pourquoi voulez vous, que quelque chose qui n'a jamais été commence à être ? Et que le monde soit sorti du néant, — dont je ne vois rien sortir, et que quelque chose retourne dans le néant, où je ne vois rien retourner ? Que sais-je ce que ces [sic ?] que néant, dont l'on veut que tout vienne, et ou l'on veut, que tout retourne ou rentre ? Je ne le comprends point, ce sont de ces noms confus, obscurs, vides, de l'humaine fabrique : enfin, je ne veux tirer d'autre avantage de ce mouvement, de ce changement certain qui frappe mes sens, si non que tous les êtres qui sont sur la terre se changent, se succèdent, se reproduisent et se déplacent l'un l'autre, sans savoir, ce que c'est que ce changement et cette vicissitude, ce qui la cause, si elle est causée, peut-être ce changement intérieur, ou les êtres de la terre sont sujets, n'est il [sic ?] point dans les êtres du ciel, que nous voyons durer toujours ? Ils peuvent cependant avoir aussi une vie bornée comme les choses d'ici bas, quoique plus longues : que la raison est mettée [sic ?] de se tenir dans ses bornes, et de la retenue ou je la force ; enfin, de ce que je ne lui permets d'arrêter son pied, que sur ce qui paroît certain ; faut il qu'elle ne puisse consentir de ignorer [sic ?], elle qui ignore tout. Ce que j'aperçois encore, dont mes sens me rendent témoignage, c'est un ordre qui régné dans tous les êtres de l'univers aussi bien que dans moi ; chaque pièce a son arrangement, et sa situation où il paroît une règle et une convenance qui semble n'être pas le conduite aveugle du hasard tous les êtres sont réglés dans leur mouvement [sic ?] et semblent avoir des lois de

une espèce de discours, une raison, une intelligence, enfin, quelque chose qui a rapport à ma manière de raisonner non seulement dans leur accord en général, mais dans tous en particulier. L'univers alors prend à mes yeux la forme d'une république, dont les cieux sont le sénat, la terre — le peuple, et moi en particulier ; je l'avoue ce discours, cette raison de l'univers, cette convenance bien sensée, ce bon sens de toute la nature enlève mon admiration, je me reconnais beaucoup dans leur conduite réglée, je vois des vestiges de moi même dans eux, ils jugent comme moi, ils discutent comme moi : je vois même, que je suis compris dans cet accord général et intelligent, que je suis de cet état bien policé et que je forme un petit membre de ce grand corps, non le moindre, puisque je suis plus grand que le ciron, qui n'est pas le plus petit, je ne sais ce que c'est que cette règle universelle et judicieuse, que ce mouvement réglé de tous les êtres, que mes sens m'attestent, que sais-je s'ils ne l'ont pas par eux mêmes ? Si cette intelligence ne leur est point essentielle, inséparable, et partie d'eux mêmes, ou si elle vient d'un autre être que je ne vois point ? Que sais-je, si cet Ordre n'est pas trouvé par la raison ? Peut-être, n'est il pas par lui même en effet dans eux, mais dans la conception qui se l'imagine, peut-être l'usage de toutes choses est inventé, trouvé et imaginé, ainsi que le rouge, qui n'étant point fait pour le visage des dames, y est appliqué et emploie si communément, qu'on croirait, que c'est la son office, et qu'il n'est que pour ce rapport ; ou le sénat qui purge, sans avoir été fait pour purger. Si je ne veux point me tromper, je n'enfoncerai point mon jugement plus avant qu'il ne faut, je vois des êtres, je vois qu'ils ont un mouvement et une règle de leur mouvement tout cela m'est certain ; mais ce que c'est que ces êtres, ce que ce est [sic ?] ce mouvement et la mesure de ce mouvement ? Passent beaucoup ma raison, et je m'empêche de me déterminer à aucune des conjectures [M : conjectures] qu'on en peut tirer. Qui peut savoir, s'ils sont animés ; s'ils ne le sont pas ? Si tous le sont : qui d'eux le sont, qui d'eux ne le sont pas ? qui peut savoir, s'ils sont raisonnables ou non ? Enfin, s'ils sont par eux mêmes ou par un autre qui est par lui même ? La nature nous découvre seulement que quelque chose est, et nous arrête au second pas, que ce que c'est. Voilà la connaissance et les certitudes que peuvent acquérir les pures lumières de la raison, par le secours des sens, dans l'examen de tout cet univers qui devait me conduire à une connaissance certaine de Dieu. L'homme orgueilleux a franchi ces bornes étroites de la raison, il veut tout savoir dans son ignorance, mais il n'en sort que pour errer ; il ne veut pas reconnoître que la suspension est la seule précaution contre l'erreur, il fait des vains efforts pour percer les ténèbres ou il faut qu'il reste, et il saisit comme une vérité le moindre faux jour, qu'il lui fait croire qu'il n'y est plus : que d'égarements ! Alors la barrière est ouverte à toutes sortes de préventions, d'opinions, de préjugés et des folies, il n'y a qu'à choisir d'erreur et d'illusion. Il ne faut donc pas s'étonner que dans le choix de la divinité il se soit déclaré pour l'idée qui flattait le plus sa superbe : — ils refusent le témoignage des sens, auteurs de toute connaissance, parce qu'ils l'égalent à une infinité d'êtres peu estimables et qu'ils donnent mille avantages sur lui, à d'autres qui paroissent bien plus excellents : il invente un être séparé de la matière, qu'il appelle esprit, qu'il veut faire Dieu, un être rien, qu'il ne peut comprendre, pour se délivrer de la peine de son ignorance ? Et satisfaire à sa vanité, et à son amour propre, parce que tout est possible, et parce que quelque chose peut être, qui ne frappe pas les sens. Il se fait un Dieu à sa fantaisie, revenu de la folie de se faire Dieu lui même, et ne pouvant le disputer à tant d'autres êtres, plus nobles que lui ; ils leur ôte tous leurs avantages, et il leur donne un supérieur, avec qui il partage l'empire de tout l'univers, il habille comme lui ce fantôme imaginaire, il lui donne la raison à condition qu'il dira, qu'il n'en a se fait part [sic ?] qu'à lui seul, il lui attribue l'honneur d'avoir tout créé, à condition qu'il dira, qu'il a tout créé pour lui, il accorde à lui seul l'éternité, à condition

qu'il est, et dédaignant de ne faire qu'une petite et infirme partie de ce grand tout il, dérober les avantages, que les autres êtres ont sur lui et a en juger sainement, les exclut et les prive de sentiments et de raison, pour en faire ses esclaves et ses sujets. Cet être esprit ne se présente à l'imagination qu'accompagné des contradictions, qui le détruisent ; c'est un être rien, qui est partout et qui n'est nulle part, qui remplit tout et ne remplit rien, qui est en tout et qui n'est dans rien, qui est tout et qui n'est rien : grand sans grandeur, parfait sans perfection, tout sans nulle qualité, quelque attention que notre raison y donne, jamais nous ne formerons cette idée d'esprit que confusément, qu'avec un nuage trouble, qu'avec un corps, que sous une forme matérielle, qui tombe sous les sens ce qui nous devrait persuader qu'il n'est pas, quoique nous accordions que tout est possible, quoique tout ne soit pas également probable quant [sic ?] vous aurez admis un être esprit, comment comprendrez vous cette liaison d'un esprit avec un corps ? Ou sera-t-il lui qui n'est nulle part ? qui s'enfermera, lui qui n'est rien ? Tout cela m'échappe, se contredit et tombe de lui même, enfin, ce quelque chose Dieu, qui ne joint nulle autre idée, qui reste nu, vague, indéterminé, incertain, qui n'a point de nom, ne contredit point les sens et la raison ; au contraire, il en est attesté, et je l'adore [M :adors] dans mon doute.

+++++

Nos âmes qui sont rien, parcelle de ce grand rien, supposé que cela soit ainsi, passent notre connaissance, quoique dans nous mêmes : tous mes sens me disent, que je suis, mais non pas ce que je suis : je prends pour règle de croire, ce que mes sens m'assurent, et de ne croire ni decroire, mais d'ignorer ce qu'ils ne me disent pas, sans rejeter ni recevoir ce dont ils ne me donnent aucun témoignage ; ils m'avertissent que j'ai un corps, qui a un mouvement, que je discoure et que je raisonne, mais la cause de ce raisonnement, de ce discours, de cette âme, de cette vie, si c'est un esprit lié avec un corps, comment je l'ai, par qui je l'ai, où il est, où il n'est pas, sont choses dont mes sens ne me parlent point, et sur quoi je ne veux donc pas raisonner, mais que j'ignore ; si c'est un être réel, ou une modification inséparable de mon corps, qu'en puis-je savoir ? Ils ne contredisent point a ces idées, que parce qu'ils n'en disent rien, je ne prendrai dans point de partie, ni pour, ni contre, je reste dans la neutralité, et je ne veux point être contraire aux sentimes qu'ils ne m'assurent pas, mais a celui seulement qu'ils détruiront non par leur silence, mais par leurs contradictions déclarées ; car les choses extraordinaires, quoiqu'elles ne tombent point sous les sens, sont possibles. Je croirai quoique Pyrrhonien, dans ma plus forte cer/97/titude, ce qu'ils m'assurent être, je ne croirai pas, mais j'ignorerai ce qu'ils ne m'assureront pas être, et je decroirai et mecroirai seulement se qu'ils m'assureront n'être pas. Enfin, pour ne point errer, je crois qu'il faut les suivre pas a pas, soit dans leur certitude, soit dans leurs indifférences, soit dans leurs oppositions et sans doute ce seroit la règle, qu'un homme, né et éloigné du commerce des hommes et non corrompu des préjugés de l'enfance suivroit naturellement, si quelque chose de moi est immortel, qui me l'a dit ? Pourquoi faut il que l'idée, qu'en ont à present presque toutes les religions, ne puisse être ? Il n'y a nulle opinion si générale, que celle-la, et dont l'incertitude soit si généralement reconnue. Comment puis-je concevoir cette éternité coupée, d'une chose qui a commencé et qui ne finira jamais ? Quand on supposeroit pour la cause de ce mouvement, de ce discours, enfin, de ce je ne sai quoi d'inexplicable : un être reel et non simple modifications, comment savons nous, s'il ne finit point d'être ? Quand on supposeroit une chose qui ne tombe point sous les sens, est-ce une suite nécessaire, qu'il dure toujours, et qu'il n'ait point de borne, quelque chose de spitituel, ne peut-il

qui n'y tombe pas, n'est rien, mais de consentir seulement de l'ignorer, et de le laisser dans l'incertitude ; bien loin que mes sens certifient en moi ce quelque chose esprit, cause prétendue de mon discours et de ma raison ; ils me font connoître que tout suit le sort du corps, que tout souffre, quand il souffre, que je raisonne [sic ?] mieux, quand mon corps est dans sa maturité et plus mal dans sa caduce [sic ?] : ce rien sera-t-il possible, et altérable lorsque dans la mort je passe de cet état a un autre : rien de moi ne paroît se separer de moi et moi ne semble point quitter moi, les sens découvrent un changement en moi, on voit bien que je cesse de parler ; mais j'ai encore un être qui tombe sous les sens, je ne suis pas encore privé de mouvement d'âme, peut-être de vie et de raison, je change toujours comme je changeois auparavant, et même je donne la vie à des vers qui se remuent, et qui ont peut-être des sens, que sait-on, si je n'ai pas ce que je donne ; il y a du changement en nous, mais je ne sais quel il est ; personne ne nous a dit, ce qu'on sentoit, ce qu'on souffroit, ce qu'on faisoit, ce qu'on pensoit dans cet état, et rien ne le peut découvrir : qu'on amasse des volumes sur cette matière, on ne peut trouver aucune certitude : je sais que je suis, je sais que je raisonne, mais je ne puis savoir par qui je suis, et ce qui raisonne en moi. S'il y a un moi dans moi, différent de moi ; n'étais-je pas quelque chose avant que d'être ce que je suis ? Car je ne suis pas venu de rien, et j'étais, quoique je ne fusse pas ce que je suis ? Puis-je savoir si je n'ai pas toujours été quelque chose ? Si je finirai d'être quelque chose ; enfin, si je ne finirai point, je ne puis savoir tous les différents changement [sic ?], qui arriveront en moi, ou qui y sont arrivés : car ma vie n'a été que le changement ou la mort de ce que j'étais, comme ma mort n'est aussi qu'un changement ou la vie de ce que je seroi ; je sais que je suis, que j'ai été quelque chose, et que je seroi quelque chose, que j'ai changé, que je change et changerai : mais voila tout ; car je ne raisonne point sur le reste dont mes sens ne me parlent point ; il en est des autres comme de moi, tout paroît changer, et ne point périr.

Commencement, fin, éternité, néant sont tous noms obscurs, que je ne puis comprendre, et que je puis choisir a tort et a travers, ou plutôt que je dois laisser, si je ne puis concevoir aussi comment ils sont commencés : il y en a un, dit-on, qui n'a point commencé, et qui a fait commencer tous les autres, ne suis-je pas dans le même embarras, de savoir comment celui -la n'a point commencée [sic ?], et comment il peut être. Si les êtres ont été faits, qui a fait celui qui les a fait ? Ne peut-on pas aller aussi jusqu'à l'infini ? S'il peut exister par lui même, Ils peuvent aussi exister par eux mêmes ; ma raison est également embarrassée, qu'il y ait un commencement, ou qu'il n'y en ait point ; il lui faut de nécessité une éternité qu'elle ne comprend point et un commencement qu'elle comprend tout aussi peu : je ne puis concevoir que quelque chose, qui n'était point, commence a être ; ni que quelque chose ait toujours été : l'éternité me passe, le commencement me repugne au bon sens. Ma raison se bouleverse, se repugne, s'égare, se perd à penser que quelque chose ait toujours été, et ce contredit a penser, qu'étant, il n'ait pas toujours été, et que quelque chose, qui était au néant, en soit sorti : ces deux contradictions incompréhensibles, la delassent l'une de l'autre, la renvoient l'une a l'autre, se l'arrachent l'une a l'autre, l'entraînent et la rejettent, l'appellent et la rebutent : enfin, la balottent de tous côtés, et la laissent incertaine. Si nous appellons les sens a notre secours, dans un tel embarras, ils nous diront, qu'ils voient, que quelque chose vient de quelque chose qui était ; qu'ils ne commencent point d'être de rien, mais qui était, qu'ils voient des changements et non des créations, que tout ce qui est, a été quelque chose avant d'être ce qu'il est : enfin, qu'il n'y a point de commencement d'être, mais des commencements de changer. Voila ce qu'ils voient, et de quoi on peut être certain : mais notre suspension est due a

point de commencement, parce que les sens lui disent, qu'ils ne savent pas, si tout est éternel, quoique ils voient, que tout ne commence point ; ils ne peuvent assurer, si ce qui ne commence point a présent n'a point commencé autrefois ; l'expérience seule, qui est notre science, nous fait conjecturer, que tout ce qu'ils voient, ne faisant que changer, et ne commençant point, tout a toujours été et n'a point commencé ; enfin, ils mettent la raison dans la nécessité d'admettre une éternité impénétrable, qui la passe, et qu'on devine par une conjecture nécessaire ; donnez cette éternité aux êtres de la nature, à la lumière ou à un être esprit, enfin, quelque premier principe que ce soit, elle est également difficile à concevoir et ne coûte pas moins d'efforts à notre imagination, quelque chose qui en soit revêtu. J'admire l'expédient, que la raison a pris pour le déterminer, entre ces deux contradictoires, ne pouvant démentir une éternité, ni concevoir rien sans commencement, elle veut accorder l'un et l'autre, et se flatte d'avoir éclairé la difficulté, quand elle a donnée [sic ?] l'éternité à un être esprit, qu'elle fait éternel et ce commencement de toute la nature qui peut être seule éternelle, ou bien même conjointement avec lui, que l'ignorance, que ce doute, que l'incertitude lui fait horreur ! Pour aimer mieux choisir l'erreur, que la suspension, et se jeter dans le péril de se tromper plutôt, que de consentir et de se soumettre à ses ténèbres ! Si l'on ne peut concevoir, qu'une chose ait toujours été ou bien qu'elle ait commencé, on a la même peine à concevoir, qu'elle [sic ?] finira, ou bien qu'elle ne finira pas. Comment comprendre le néant ? Rien n'est rien, c'est une nuit où ma raison est inutile, et je ne puis croire, que quelque chose qui est, puisse y tomber, ni en sortir, cesse d'être ayant été, et devienne rien, le durre toujours aussi me passe, quoique mes sens y semblent consentir par leur expérience, car que la raison prenne garde à prendre pour fin et pour commencement, ce qui n'est que changement, vicissitude et révolution éternelle ; rien n'est plus extraordinaire, que la facilité avec laquelle la paresse s'endort à l'abri d'une infinité des [sic ?] noms, qu'elle ne connaît point ; comme instinct, raison, âme, mémoire, sympathie, pressentiment, éternité, temps, nature, Dieu, hasard, néant, qui sont ignorance, dont elle fait des causes et des auteurs inconnus des effets, quelle ne comprend point, et où elle semble s'accrocher avec avidité, sentant bien que le pied lui manque, sitôt qu'elle veut approfondir, quoique ce soit au défaut des véritables connaissances, elle se saisit des noms vagues et vides des [sic ?] sens, dont elle tâche de se contenter et de s'éblouir, et qui ne sont proprement que, je ne sais ce que c'est de déguisé en généraux, dont tout le langage est composé : sa paresse qui ne veut rien pénétrer, s'endort à l'abri de ces mots : ils la dispensent du travail et des efforts, que lui causeroit une plus forte attention, elle se sent soulagée de leurs secours dans la lassitude, qu'elle a de pénétrer des choses incompréhensibles ; là-dessus elle se forme un discours plein de supercherie, qui n'est autre chose, que des sons différents, sans aucune signification assurée, dont elle se sert cependant, avec une orgueilleuse assurance, et qu'elle veut qu'on reçoive pour des véritables raisons et des causes certaines, pour peu qu'on la veuille pousser à bout, on verra un progrès jusqu'à l'infini, sur la signification de ces significations prétendues ; c'est un langage qui ne devrait frapper que l'oreille et non l'esprit, composé des mots presque tous incompréhensibles, et qu'on peut justement arrêter à chaque pas : nous appliquons aux choses les noms : bois, eau, blé, fer et autres, à peu près comme les noms propres Edouard, Stuart, Condé, Guise, qui ne veulent rien dire, qui ne sont que des distinctions de l'un d'avec l'autre, règle non de connaissance de la chose, mais de la différence d'avec une autre chose ; par où l'on connaît tout au plus ce qu'elle n'est pas, et non ce qu'elle est. Cependant la raison, qui n'est proprement qu'une habitude raisonnée, qu'une coutume exercée de l'enfance, qu'une action souvent répétée et guidée par la raison ordinaire des autres hommes qui ne lui inspire que des facultés, se

bouche d'une [sic ?] aveugle né qui auroit accoutumé de les dire pour les avoir souvent entendus : ainsi qu'un homme ou un animal peuvent par la seule force de l'habitude aller dans un lieu, sans y faire la moindre attention et sans le savoir. La violence que nous fait cette habitude, est si grande et si imperieuse, qu'il nous faut tout l'effort de la réflexion, je ne dis pas pour en secouer le joug entièrement ce que je ne crois pas impossibles [sic ?] mais pour n'y être pas continuellement assujetti, c'est cette habitude prise par l'éducation, qui nous corrompt notre bon sens et toute la nature, d'une manière si séduisante, que nous y sommes nous mêmes trompés, et que nous ne pouvons la rétablir avec tous les efforts de la réflexion . Il est certain cependant que nous sommes dans l'erreur, sitôt que nous ne l'avons pas, pour qui de ce qui est difficile à connaître : car l'habitude et la nature se ressemblent fort ; si l'on n'y prend bien garde : l'ignorance où notre raison est, devrait donc nous retenir dans la suspension et arrêter notre jugement : mais c'est un argument dont on l'abuse, pour la déterminer à recevoir tout ce qui est incompréhensible : croyez dit-on, parceque vous ne concevez pas ; si cela peut être, croyez donc tout ce qu'on vous en dit, puisque vous n'y voyez rien d'impossible : on la tente par le défaut d'une raison qu'elle cherche à accepter tout ce qu'on lui propose d'obscur à sa place. Pourquoi ne pas lui dire plutôt, ignorez ce que vous ignorez, n'en pensez rien, n'en décidez rien, laissez le comme il est, et comme il peut être, on l'a séduit par l'espérance de sortir de l'incertitude, ou elle est fâchée de se trouver : le grand, le rare, le merveilleux, le sublime, l'extraordinaire qu'elle aime, l'incompréhensible et l'obscur, qu'elle hait, trompent sa crédulité, la rendent facile à recevoir toutes impressions, et semble même excuser sa facilité, on la fourne [sic ?] de tous côtés avec cet éclat séducteur ; la nuit et son aveuglement la fait aller de quel côté qu'on la veuille conduire : ses ténèbres la rendent obéissante, jusqu'à suivre tout ce qui lui veut servir de guide, sans songer que tout conducteur est dans l'aveuglement ou elle est elle même ; cette ignorance, enfin, la précipite à choisir lors qu'elle ne devrait que la retenir dans la doute et la résolution de ne point choisir : car, enfin, l'obscur et incompréhensible, que la raison abhorre, est un mauvais titre pour déterminer sa croyance, aussi bien que le faux éclat du merveilleux et du grand qui la charme, et il n'y a forte opinion, qui ne puisse avoir entrée dans notre esprit, avec une semblable autorité. Etablissez pour fondement que tout est possible, que mille choses peuvent être, quoique nous ne les concevions point, joignez la nécessité de prendre un parti, dont je ne tombe pas d'accord, suppossez aussi le risque des peines qu'on court si l'on se trompe, dont je ne conviens pas aussi, alors le grand, le rare, le merveilleux et l'obscur, pourroient me faire résoudre à faire un choix à tort ou à travers, et ce choix sera tel que l'on voudra, ces raisons, ne sont point des véritables preuves : ce sont des séductions qui nous prouveroient notre intérêt, et non pas la vérité, qui nous feroient souhaiter de croire, mais qui ne nous convaincroient pas, de ce que nous serions intéressés de croire. Sommes-nous ainsi les maîtres de notre croyance ? La vérité dépend-elle de nos desirs ? et notre amour en sera-t-il la règle ? Je conçois qu'on peut se plaindre, gémir, être véritablement fâché de son incrédulité, sans la pouvoir perdre, ni sans pouvoir se convaincre, de ce qui contrarie sa connaissance : ainsi quand les hommes, de quelque religion qu'ils soient, me disent qu'ils croient leurs plus incompréhensibles mystères ; ils se trompent, on ne croit pas ce qui est incompréhensible ; ils disent et se font accroire qu'ils croient : car il ne dépend pas de leur souhait d'être certain de ce qu'ils ne sont pas certains en effet : ils peuvent seulement dire, qu'ils veulent croire ces incompréhensibilités et que cette volonté est si ferme, qu'ils sacrifient volontiers leur vie plutôt que de la démentir : mais c'est la volonté et non le jugement et la conviction qui décide de leurs actions et leurs assurances ; ils veulent agir comme s'ils étoient convaincus, quoiqu'ils ne le

vérité est donc indépendante de mon jugement, et mon opinion ne la fait [sic ?] point aussi plier à mes intérêts, elle subsiste toujours d'elle-même, malgré les torrens des différents préjugés, qui se faisoient de l'abattre.

Pour moi, je ne puis m'imaginer, quand je me répète souvent, que le principe qui nous fait agir, ne soit pas le même, qui fait agir non seulement tous les animaux, mais aussi tous les autres êtres : ces semences d'intelligence répandues dans toute la nature, ont certains rapports, que tout a avec moi, et avec ma manière de raisonner, qui me fait juger, que tout peut être comme moi et que je ne suis en rien privilégié : donnez tel nom qu'il vous plaira à ce principe du mouvement, règle de tous les êtres, qui sent la raison, et que mes sens m'attestent, Dieu, âme, instinct, raison, esprit, destin, hasard, libre arbitre, amour-propre, nature, je n'en puis juger que par l'effet, qui seul tombe sous mes sens, et qui est égal dans tous les êtres : tous ces noms me sont incompréhensibles. L'être spirituel est peut-être le principe de mon action, ce peut être l'âme, ce peut être l'instinct, ce peut être le destin, ce peut être le libre arbitre, ce peut être le seul amour-propre, ce peut être la nature, ce peut être la vicissitude générale, ce peut être le hasard, ce peut être quelque chose inconnu que j'adore, ce peut être un de tout ce que je viens de nommer ; à tous les mouvements, à tous les événements, à toutes les actions de tous les êtres, cela me passe ; mais il me certifie que l'effet leur paroît conforme dans tout, savoir qu'ils sont et qu'ils ont une action et mesure d'action, mouvement et mesure de mouvement ; si j'examine mes confrères les animaux, qui sont le plus à portée de mes sens, qu'en puis-je connoître qui diffère de moi ? Combien de proximité, de parenté et de ressemblance ! Ne suis-je par forcé d'avouer et de reconnoître qu'ils boivent, qu'ils mangent et dorment ainsi que moi ? Ils ont leurs maladies, leurs santés, leurs ennuis, leurs chagrins, leurs talents de même que nous, ils sentent la même concupiscence et les mêmes plaisirs, ils sont doués des mêmes sens, tantôt plus tantôt moins excellents ; ils sont sujets à la colère, à l'émulation, à la vengeance, à la crainte ; ils ont de la prévoyance et de l'artifice, ils naissent et meurent comme nous : n'ont-ils pas une volonté et un libre arbitre ? N'ont-ils pas des amitiés, des liaisons et des manières de s'exprimer qui sont equipolents au parler des hommes, talent différent de se faire entendre que la nature a donné à tous les animaux ? Voilà ce que mes sens m'attestent à l'égard du principe de notre action, s'il est différent, ils ne m'en disent rien, ils m'assurent seulement du rapport de nos actions, et par l'effet nous pouvons connoître que nous jugeons et discourons tous également. Il me semble que l'abeille, pour peu qu'elle fut enflée de l'orgueil de l'homme, pourroit tenir ce discours : « c'est pour moi seule que tout l'univers est fait ; les campagnes ne sont que pour mon utilité, les fleurs, les fruits, les ruisseaux sont à moi. Dieu a tout créé en ma faveur, je suis des plus fragiles êtres de la nature, mais j'en suis cependant le plus noble et le premier : j'ai la raison qui m'élève au dessus de tous les autres ; moi seule ai le privilège d'avoir des lois, d'élire des rois, de se gouverner par une police et de faire garder l'équité, moi seule prévois l'avenir, les frimas [sic ?] de l'hiver et les vents, moi seule presse [sic ?] les orages qui me tueroient si j'en étois surprise ; moi seule bâtis des villes et des logements, pour me garantir des saisons, moi seule sais me donner du poids de crainte que le vent ne m'emporte. Quoique ma vie soit fragile et plus courte que celle du cerf et de l'homme, je suis fort au dessus d'eux, car j'ai l'âme immortelle et eux meurent entièrement quand ils meurent. Quoique le lion, le taureau ou l'homme m'écrasent d'un coup de pied, il n'importe : la raison me dédommage de tous ces désavantages ; ils ne sont tous que des instruments de Dieu, qui me chatie comme il lui plaît, et quoique ces cruels hommes et le frelon injuste viennent tous les jours, me volent toute ma cire et mon miel ; cependant rien ne

je vaux mieux qu'eux, car je suis animé, et ils ne le sont pas ; ils ne sont tous que pour moi, et s'il y a quelque chose dans la Nature, dont je n'en tire point d'utilité, c'est que Dieu m'a aveuglée et m'empêche d'en connoître les propriétés pour me punir. Je sens que les privilèges que Dieu m'a donnés sont bien accompagnés de misère ; je reconnois en moi un grand mélange de dignité et de foiblesse, de grandeur et de bassesse, d'excellence et d'infamie. Il semble que je devois être plus heureuse, et que la bonté de Dieu ne m'a point, sans doute, exposée a tant de maux sans sujet ; il faut que je l'aie offensée, ce qui l'a obligé de me dépouiller de tous les avantages où il m'avoit crée. Car je sens qu'il me manque quelque chose ; j'ai même un désir de quelque chose et d'être heureuse : c'est sans doute un pressentiment que je dois espérer un autre bonheur, et un avertissement intérieur que rien ici-bas, même les plus belles fleurs, ne doivent point m'attacher. Il m'est resté quelque chose de mon ancien état seulement, afin de m'obliger a le regretter, afin de me résoudre à la punition que je souffre, et afin de m'exciter de le rétablir par ma vigilance et par mon travail. Ce désir insatiable d'amasser et d'avoir du bien est une preuve de celui que nous avons perdu, et ne sera rassasié que par la possession de Dieu, qui est notre fin, et dont notre offense nous a éloignés. Depuis ce temps-là, la mort, les maladies, les vents, les hommes et les frelons nous persécutent à outrance, et notre courte vie est remplie de mille misères. Le soleil qui ne devoit servir qu'à m'éclairer me sèche les fleurs pour rendre mon travail plus pénible ; l'homme qui n'étoit que pour me les cultiver et pour me servir, me brûle souvent pour manger mes trésors ; le tonnerre gronde pour nous intimider, pour nous faire penser à notre devoir, et réveiller celles qui sont paresseuses pour le bien public ». Ne voilà-t-il pas toutes les machines de l'univers appliquées a l'abeille ? est [sic ?] quelle distance y a-t-il entre l'abeille et nous, qui ne soit entre nous et l'éléphant ou les baleines ? Nous sommes l'abeille a l'égard d'une infinité d'êtres que nous ravalons au dessous de nous, et qui excellent au dessus de nous autant que nous au dessus de l'abeille, si nous en voulons croire seulement ce que nos gens nous en disent. Il ne tiendra aussi qu'à elle de dire que Dieu s'est fait abeille pour retirer l'abeille de ses maux, qu'il s'est humilié jusqu'à périr par le feu ou par le froid, pour la rétablir dans son bonheur. Je l'avoue, l'homme a mille avantages sur plusieurs animaux, et plusieurs animaux en ont sur lui, cependant c'est un orgueil à nous de nous tirer de leur compagnie, de nier leur parenté et de nous donner a nous seuls l'immortalité et la raison, lorsque nos sens nous convainquent qu'ils agissent et qu'ils vivent, qu'ils naissent, et qu'ils vivent et meurent comme nous, pourront être immortels, ils peuvent l'être aussi, mais nos sens, qui sont nos guides fidèles, ne nous en disent rien. Tous dans notre mort nous changeons également d'état et de situation, enfin nous sommes un être comme les autres êtres et une partie du grand tout : ne nous enorgueillons point de la droiture de notre corps ; le chameau pourroit plutôt vanter la situation de ses yeux et de sa tête ; ne nous flattons point de nos biens : le premier bien est la santé et le repos, et ils sont bien mieux établis chez les animaux, où la nature et non une mauvaise éducation leur permet de suivre les lumières de leur bon sens. Si nous la consultations et si nous suivions nos confrères dans leurs conduites, nous nous tromperions moins ; notre santé et notre félicité seroient plus égales et nos opinions et nos raisonnements plus justes et plus droits, qu'en consultant toujours les préjugés de l'enfance, et de l'éducation qui est notre raison imaginaire et qui est ce discours raisonnable dont nous faisons tant de fête, qui en nous écartant de la route commune a tout gâté et nous a jeté dans l'erreur, en supplantant la nature, qui était bien mieux notre, y droite raison, et notre instinct raisonnable, que nous devons suivre et ou les animaux s'entendent [sic ?] : enfin, il nous faut revenir a dire que le principe de l'action de tous les êtres que nos sens voient est invisible et inconnüe, ignorance qui

qu'on voudra, soit instinct, raison, libre arbitre, volonté, destin, hasard, Dieu, nature, qui dominant sur tous les événements, mouvements, révolutions et actions de tous les êtres de l'univers, nous ne pouvons les connoître, nos sens ne nous instruisent, que de leur existence et de leur mouvement général et règle, et nullement de leur cause : consentons donc de l'ignorer et doutons volontiers.

Si nous avons la force de rétablir cette nature avec le secours de nos sens, et l'exemple des animaux nos confrères qui semblent y être restés, que de vains phantomes nous disparoît roient ? Si la réflexion pouvoit renverser cette seconde nature, que les opinions prises et cultivées dans le commerce des hommes nous ont formé, qui deviendroient ces idées d'honneur, de vertu, de gloire, de vérité, de équité, de crime, de vice et autres semblables, qui ne sont que dans l'opinion, et non dans la nature, qui sont tous phantomes vides, engendrés par la fantaisie creuse du cerveau humain ; faux biens, et faux maux que l'imagination a formés pour établir une police, que les lois n'entretiennent, qu'avec peine. Les poètes dans leurs fictions se sont donnés la liberté de dire, que les hommes vivoient autrefois comme les autres animaux, epars par les campagnes, sans société, sans lois, sans police, et sans religion, chacun ne songeant qu'à. vivre et a se conserver : peut-être ont ils eu dessein de nous faire penser que c'était la, notre état naturel, comme celui des autres animaux du pays sans loi, sans roy, sans Dieu, sans vertu, ni vice, ni gloire, ni honte, nos sens nous disent que toug les êtres, ont une passion naturelle, qui est un amour propre et un désire [sic ?] de se conserver, tout être s'aime naturellement, et cet amour propre est peut-être un principe de leurs actions, les autres passions de l'homme et des animaux, ne font [sic ?] que des branches de cette souche, tous les êtres sont dans une continuelle vicissitude, qui les conduit douloureusement à leurs fin [sic ?] ou plutôt a leur changement qu'ils abhorrent ; toute la nature est donc douloureuse car tout veut et travaille a se retenir comme il est : tout est dans le désir d'être toujours, tout être lutte avec peine contre son changement et sa fin, où il est fatalement precipite, malgré son inclination : enfin, l'on diroit, que l'amour propre est le Dieu de l'univers. S'aimer est donc la seule impression ou passion naturelle, et inséparable de tous les êtres, et toutes les autres ne sont que des noms qui diversifient l'amour propre ; il n'est pas besoin d'éducation pour nous donner ce penchant, et nous ne devons ce désir de conservation aux préjugés de l'enfance, ni a l'exemple des autres hommes, en sorte, que tout insociables qu'ils etoient, ils avoient tous cette impression générale, qui sera éternelle, c'était la le motif de leurs actions, commun avec les autres êtres, qui ont un mouvement qui paroît venir du changement nécessaire, qui les mine sans cesse, et de la haine de changer, qui ne les quitte point, la force et la violence etoient alors leurs honneurs, leurs vertus qui conduit toujours nos jugements, et qui anime et tourne a sa fantaisie nos opinions, nos décisions, et nos actions ; la raison est elle autre chose, que l'amour propre d'un être, qui l'excite et le vivifie, a finir ce qui le precipite au changement et a rechercher ce qui l'en retarde : c'est ce qui rend tous nos sens discursatifs, qui sont autant de branches et de partis de la raison et des sujets /140/ de l'amour propre. Voila l'instinct ou la raison générale de tout ce qui est. Voila la règle et le but de tous ces beaux privileges de raisonner, que nous nous attribuons a nous seuls et qui est ne qu'une impression commune a tous les êtres, dont nous les reconnaissons animez aussi bien que nous, nous voyons même que les animaux aident de ce même aiguillon en savent plus que nous pour leur conservation, et que la dessus leurs ruses, leurs artifices, leurs discours, enfin, leurs raison est aussi subtile que la notre, parcequ'elle s'y est souvent exercee, et qu'elle n'est qu'exercice et habitude ; c'est de ce motif dont sont sorty toutes /141/ les passions, la colère, l'amitié, l'haine [sic ?], la

rassemblez, pour se mieux munir, soit contre la rigueur des saisons, soit contre les attaques des animaux, soit contre la faim : ce nœud de leur liaison la détruit de lui-même, il a donc fallu tailler et ajuster l'amour propre à la société ; il a fallu lui donner des justes bornes, faire des conventions pour maintenir dans l'égalité des intérêts différents, établir d'autres justices, d'autres vertus, d'autres équités, d'autres honneurs, que ceux de la force, qui est la seule loi de l'amour propre /142/ car jamais ce commun accord n'aurait pu subsister, si on l'avait laissé dans toute son étendue : c'est pourquoi on a fait des lois et une police, pour maintenir le plus faible contre le plus fort et pour former une équité égale où tout le monde trouvât son intérêt [sic ?] ou le plus fort sacrifice, l'avantage de la force, à l'avantage qu'il reçoit de la société : un chacun consentit de ne plus faire de mal à autrui à condition que l'on ne lui en ferait pas aussi et de faire tout le bien, qui serait en son pouvoir à condition que l'on lui rendrait le même service : enfin, l'on établit pour principe de ne pas faire, aux autres /143/ ce que l'on ne voudrait pas que l'on nous fit, afin de régler l'amour propre même, l'on nous a attaché à cet accord général, par la crainte du supplice, dont on menace tous ceux qui y contreviendront, pour lequel le public s'arme, afin de soutenir ces lois, qui sont les liens de leur liaison : mais comme ces lois laissent dans l'impunité les infractions, qui pouvoient être lâchées, et que les ténèbres et la nuit sembloient rendre à un chacun le droit de suivre son amour propre, on a inventé Dieu scrutateur, Dieu immense, invisible et voyant tout, qui serait le vengeur de tout se qui échapperait à la rigueur des lois et à la /144/ connaissance du public : on a bien reconnu combien ces lois avoient besoin d'un tel appui, et combien cet accord nécessaire à la société serait violé, si on ne lui donnoit une si grande autorité : on a fait l'âme immortelle, afin que même après la mort on pût être puni ou récompensé [sic ?] de l'exacte observance à ces ordonnances, et conventions civiles, et que si l'on se sauvoit des lois, on ne pût se sauver de celui qui en est le défenseur. Ces idées ne nous sont pas naturelles, mais fort consecutives et attachées à l'amour propre : car la crainte du mal et le désir du bien forment les idées de Dieu et l'immortalité de l'âme : il ne faut pas croire, qu'elles aient affligé l'amour propre, chef de /145/ toutes les passions, en commençant, au contraire elles l'ont flatté, elles ont flatté la vengeance ; je suis accablé d'un persécuteur, que l'idée d'un vengeur m'est douce : elles ont flatté l'idée d'un être qui me le rendra, me fait plaisir, elles ont flatté les vanitez ; je veux être considérable, que l'idée d'un Dieu qui veille sur moi, m'est glorieuse : elles ont flatté la crainte : j'apprehende un péril, que l'idée d'un défenseur me console : enfin, l'espoir, l'amitié, le désir, la haine, la vengeance, la colère, la crainte, la vanité nous conduisent à recevoir l'idée d'un Dieu, et de l'immortalité de l'âme ; il repose notre esprit, et il occupe admirablement notre considération, notre estime et /146/ notre amour : toutes les passions étoient pour ainsi dire à sa quête pour s'y fixer, et l'on n'a donné cet avantage à la crainte, que parcequ'elle paroît plus forte que les autres ; donnons-le au prince des passions ? C'est l'amour propre qui dans sa crédulité l'admet ou le refuse, selon la vue différente de ses intérêts : les sens même ne combattent point ces idées, on ne touche pas tout ce qui est ; on ne voit pas tout ce qui est ; on sait que quelque chose peut être que nous ne voyons, pas. Cette société avantageuse à chaque particulier, a fait des grands ou des rois pour la soutenir, Dieu en quelque façon visible, qu'elle a chargé du soin de faire observer cet accord, et qui n'étant pas plus grands, qu' /147/ autrefois par la force, ne le sont que par la permission du public, qui y a consenti pour son intérêt, et la conservation de la société : ces législateurs ou conquérans ont toujours conservé cette idée de la divinité qui assurait leurs lois et leurs puissances, l'ont aussi purifié, tantôt épaissi ; tantôt déguisé, selon que leur intérêt le demandoit, et que la grossièreté des peuples le pouvoit permettre ; ils ont inventé des cultes qui frappent

contraires ne demandoit pas des moindres ressorts pour subsister, il a fallu aussi que l'éducation concourut /148/ au maintien de cet accord, et l'on a destiné cet âge tendre de l'enfance, facile à recevoir toute sorte d'impressions, pour ne lui donner que celles qui contribueroient à entretenir cette société : c'est dans cet âge qu'il falloit s'opposer à la nature, l'effacer, la détruire, pour plier notre penchant [sic ?] à la mesure des lois : enfin pour nous inspirer des opinions, des inclinations, des facultés, des talents que la nature ne nous avoit pas donnés, mais que demande la société des hommes, l'on établit être un mal tout ce qui contrevient à ces lois nécessaires, principe de toute liaison ; et bien, tout ce qui y est conforme : deux noms qu'on multiplie par divers autres noms, comme crime, forfait, péché, vice, honte, vertu, justice, équité, honneur, gloire et autres semblables synonymes, qui veulent dire bien ou mal et qui ne sont autre chose que l'infraction et non observance de ces lois établies pour l'utilité commune avec les sens et la nature : le mal est ce qui nous fait souffrir et nous mène à la fin : bien, ce qui nous en retarde : douleur, ennui, chagrin est mal qui offense ce désir de conservation naturelle plaisir, joie, bonheur, est bien qui les flatte : enfin, mal est quelque chose que l'amour propre fuit, et bien est quelque chose que l'amour propre cherche, mais on a beaucoup /150/ de biens et des maux imaginaires, qui ne subsistent que dans l'opinion et non dans la réalité, que celle que la fantaisie leur a donnée, phantomes qui ont été formés sur le modèle du véritable bien et du véritable mal, pour assujettir cet amour propre aux lois, comme s'il pouvoit retarder l'être de sa fin, ou l'y précipiter. On abuse l'homme par son propre penchant on prononce à l'enfant ces mots : de mal, de crime, de forfaits, de péché, de vice avec un geste désagréable et d'horreur, qui par son impression sur les sens de l'enfant excite son inclination à la haine, à l'horreur et à le faire, comme s'il lui en devait arriver du mal, au contraire /151/ on accompagne ces mots de vertu, honneur, plaisir, joie, bonheur, justice, équité, d'un air riant et agréable qui l'excite à l'amour et à les rechercher. Avec ces gestes visibles, on tourne peu à peu un penchant, ou l'on veut en le flattant de son intérêt, où il est seulement sensible, et qui sert à le tromper. Ce changement douloureux de toute la nature, cette agitation, ce mouvement pénible et naturel de tous les êtres, est le principe, qui nous fait haïr ou désirer, craindre ou aimer et fait notre mal et notre bien, notre malheur ou bonheur, notre ennui ou plaisir, car le plaisir semble être l'agitation des sens, mouvement délicieux, qui les occupe, et qui est proprement la vie de l'être, c'est pourquoi nous l'aimons tant ; l'ennui semble être une image du néant : que nous haïssons cette nécessité d'être, et de changer, ce désir de nous conserver et cette fatalité de changer ou finir, nous rend également le repos pénible ou agréable, et l'agitation agréable ou pénible ; l'agitation nous plaît, parceque c'est la vie de l'être et nous fatigue, parceque c'est une course, qui nous précipite au non être. Le repos nous plaît parceque c'est un retardement dans l'être, et nous fatigue, parceque c'est une espèce de mort et de néant, pour l'être, qui cherche sa conservation en courant à la fin. L'un et l'autre nous plaisent et déplaisent tour à tour, du plaisir, nous tombons dans l'ennui, et de l'ennui nous nous elançons au plaisir, dans l'agitation nous cherchons le repos et dans le repos l'agitation, le plaisir n'est souvent qu'un ennui de notre indolence, un désir pressant, souvent ce n'est qu'un soulagement, un delassement de travail, une cession de peine : indolence, enfin, qui déplaît sitôt qu'on l'a trouvée ; plaisir qui cesse d'être plaisir par habitude, et duquel on retombe toujours dans l'ennui, qui semble être le fond de toute notre vie. On diroit, qu'il n'y auroit que les passages [sic ?] de l'un à l'autre, qui fut véritablement plaisir. Pour revenir /154/ à notre sujet, le mal et le bien sous quelque couleur, que l'on les déguise, est donc le motif de toutes les actions et opinions des hommes, et les idées qui le jettent, impriment par les sens dans l'imagination de l'enfant, par le son

nature ; sur la connaissance du bien et du mal, on s'accoutume a ces idées, on s'affectionne a ce que l'on a appris, on ne veut pas le desapprendre, et, enfin, dans un age plus avancé on croit, pour n'avoir pas la force ni l'intérêt de décroire /155/ contre l'autorité de l'éducation de l'exemple et de la crainte pour dompter cet amour propre, s'y contraindre à cette société qu'on veut établir seulement par le moyen de l'éducation. Ces monstres fantastiques de crime, de vice et de péché, forfait, infamie et autres, sont tous maux apparents qui le menacent de le rendre malheureux, soit dans cette vie, soit après la mort et en même temps, on le pippe de ce fantôme agréable d'honneur, de vertu de gloire, d'équité, biens apparents, qu'ils lui promettent un bonheur, pour lui faciliter l'observance de ces lois, qui bornent son penchant. Enfin, tout ce qui contrarie, la soci/156/été, a été reçu dans notre esprit avec des idées d'une chose, que notre amour propre doit fuir, comme s'il à [sic ?] nous étoient prejudiciables. Le bien et le mal, le vice et la vertu, la honte et la gloire ne sont donc que des rapports à la loi et ne devoroient [sic ?] être, que des exhortations de suivre l'accord général du public et non des maux et des bien reels. Ce mouvement intérieur, qui nous oblige de nous régarder comme criminels, et nous fait craindre une peine, soit des hommes, soit de Dieu, n'est qu'un effet de cette prévention, ou les idées de notre enfance nous ont accoutumez, sur l'infraction de l'accord général. L'on attache l'honneur à /157/ la vertu, qui est l'observance de la loi et l'infamie au crime, qui en est l'infraction. Cet honneur est un bien imaginaire, que l'amour propre se flatte pouvoir être utile à la conservation, et l'infamie un faux mal, qu'elle croit devoir fuir parce qu'il l'expose au véritable mal ce bien ou ce mal, ne consiste que dans le jugement, que les hommes, font de nous, et ce jugement, soit en bien, soit en mal nous est très sensible. Nous prétendons une espèce de vie, dans la raison de chaque homme, et nous ambitionnons d'y être, quoyqu'en mauvaise situation, ne haissant rien tant, que d'en être ignoré, comme on aime a vivre, quoique d'une vie malheureuse. Je crois que notre vanité n'est que notre /158/ amour propre du jugement que nous faisons nous mêmes de nous : c'est l'amour propre du jugement, ou plutôt une opinion ou opposition du jugement au néant. La renommée bonne ou mauvaise est une espèce de vie, qui assure notre sentiment contre cette fin, que nous craignons tant. L'honneur semble nous multiplier et nous fortifier contre le néant, la gloire qui n'est qu'une voix, semble le braver et nous perpetuer contre lui : l'infamie au contraire sent le néant, et nous y ravale. Voila pourquoi nous sommes si sensibles a l'opinion que les hommes ont de nous qui est la seule resompense [sic ?] ou punition dont ils paient le plus ou moins d'exacitude, dont nous savons satisfaire /159/ au traitté commun, le jugement des hommes nous est si considérable, que nous reglons notre felicité souvent par lui, et notre raison est si indifférente a toutes opinions, qui sont aussi indifférentes d'elles mêmes que nous n'avons aucune peine à nous y conformer. Nous abhorrons ce que nous voyons abhorré, nous trouvons aimable, ce qu'on nous dit être aimable ; nous fuyons, nous haïssons, nous affirmons, nous louons, nous admirons, nous rions, nous pleurons, nous craignons par compagnie, et par la seule sujettion que nous avons au jugement commun, qui détermine notre indifférence. Le bien, le mal, le vice et la vertu, la honte et la gloire ne sont que ce qu'/160/on nous fait accroire être bien ou mal, vices ou vertus, ignorance caméléonique et cette crédulité vague, prouve que nous ne savons rien. La tyrannie, que ce jugement des hommes a pris sur nous, par les préventions de l'enfance, se connaît sur tout a l'infamie, qu'il donne aux actions les plus naturelles, a cette turpitude, qu'il nous commande de trouver, à une inclination, qui sans la prévention se declarerait aussi librement que l'envie de boire, et de manger que ce jugement des hommes entreprend d'abuser de la foiblesse, de l'enfance pour la /161/ prevenir par l'éducation. Il pourra faire trouver la même turpitude a boire et a

vice ou la vertu, quand il prendrait le contrepied de ce qu'il a établi, que l'infamie deviendrait gloire, et la [sic ?] vice deviendrait vertu, nous y courrions, nous l'aimerions, quoique même la réflexion nous fasse connoître la fausseté, elle nous fera raisonner, d'une façon, et nous agirons d'une autre, sans jamais pouvoir secouer le joug que nous impose le jugement du public : nous ne pouvons résister à la foule et au nombre /162/ et nous connaissons souvent la vérité en suivant le mensonge, ce que nous entendons louer est donc vertu, qui ne l'est que parce qu'on la loue, et ce que nous entendons blâmer est vice, qui ne l'est que parce qu'on le blâme ; c'est le jugement de l'homme, qui applique à ce qu'il lui plaît cette beauté ou cette laideur prétendue, et c'est lui seul aussi qu'on cherche ; car pourvu qu'on ait son approbation, ses louanges et son estime, l'on se soucie fort peu si l'on a tenu, pour l'acquérir, le chemin qu'ils nous prescrivait, on est satisfait de l'avoir, quoiqu'on sache de ne l'avoir pas mérité, et qu'on ne l'a que par tromperie et par son erreur. C'est ce jugement qui a la /163/ force de précipiter volontairement les hommes à la mort, et de leur faire tout sacrifier à l'apparent bien qu'il nous étale et vante. D'où vient que chaque royaume a son honneur, sa gloire, ses vices, ses vertus, son équité, ses lois et sa pudeur ; à part dans un canton différent d'un autre canton, et qu'il n'y a nulles lois, nulles inclinations hors celle de s'aimer soi-même, qui soit générale et inaltérable. Souvent la vertu d'un pays est le vice d'un autre ; souvent l'honneur d'une contrée devient infamie à dix degrés de là. Souvent le seul trajet d'une rivière change de face à un fait, et une inclination est vice sur un bord, et vertu sur l'autre, turpitude d'un côté et gloire de l'autre ; le même homme dans son passage peut /164/ devenir vertueux ou vicieux en un moment tour à tour, ce n'est donc qu'une opinion, que la vertu ou l'honneur, le bien ou le mal, la gloire et l'infamie : tous ces mots ne sont qu'un jugement des hommes dont chaque particulier craint le blâme, dont il est le maître ; tous n'ont de vice, de réalité, de subsistance que dans cette imagination, qui en dispose à son gré et qui couvre tout ce qui lui plaît du terme de bien ou de mal. C'est ce jugement, qui veut qu'en un pays ce soit vertu de manger son père, comme si on ne lui pouvoit donner de plus honorable sépulture que soi-même et que ce soit un parricide de l'enterrer et de l'exposer à la pourriture, Tout dépend donc /165/ de quel côté on nous présente la chose, pour causer dans nous cet horreur, cette haine, ou cet amour ou les gestes agréables ou affreux, où nos parents nous ont accoutumés dans l'enfance, en nous apprenant les mots et nous inspirant leurs idées. Nous sommes tous si esclaves de ce jugement, que le torrent de la voix commune nous entraîne malgré la [sic ?] contredit de notre conviction particulière, qui n'a pas la force de nous retenir. Nous suivons l'exemple, qui n'est autre chose, que le jugement confirmé par les effets et notre amour propre trompe, nous fait même risquer notre être pour cet être imaginaire de l'opinion. L'on voit les plus grands captifs [sic ?] la faveur et l'estime de ce me/166/me public, qu'ils méprisent, non seulement dans les actions élevées, mais aussi dans les plus viles, et dans les plus basses, après la gloire de la victoire de bien jouer du luth, ou de bien lancer une balle, jusqu'à l'honneur de bien cultiver un arbre, ne leur sera pas indifférent, et ils ne dédaigneront pas le prix de la force, de la course du chant et de l'adresse qu'ils y peuvent prétendre : c'est pour cela qu'il y a des vertus et des honneurs sujets à la mode, qui n'est autre chose qu'une loi passagère que le jugement a imposée. Il n'y a pas jusqu'aux plaisirs des sens, qui ne reconnoissent l'empire de ce jugement. Ce chatouillement, soit du goût, soit de l'attouchement, /167/ soit de l'ouïe, soit de l'odorat qui ce semble devrait subsister par lui-même, se juger par soi-même, et ne dépendre que de soi-même, étant matériel, corporel et palpable, comme celui des animaux, qui est toujours égal, toujours le même et non changeant, s'altère ou s'augmente au gré de ce jugement d'autrui, qui règle le

corrompt nos sens. Ce qui est à peu près de même que si en mangeant quelque chose on demandoit à son voisin : ce que je mange est-il bon ? ai-je du plaisir à goûter cela ? et à qui appartient-il, ou /168/ à l'opinion d'autrui ou à votre propre palais d'en décider ? Cependant l'autorité des sens est souvent vaincue par l'autorité de ce jugement. Le sens qui devrait être le souverain juge, se soumet, et en recevoir les décisions. Nous n'avons presque de bonheur, de joie et de plaisir, qu'autant qu'il est dans le jugement d'autrui que nous n'en avons, qu'autant qu'il nous prescrit d'en avoir, qu'aux occasions, qu'aux sujets où il nous permet d'en avoir ; si quelquefois la conviction du sens s'oppose à la force de ce jugement, et qu'il n'en peut tout à fait contredire, toute la nature, du moins il la fausse et la tortue d'une manière bien dif/169/forme. Car si mon inclination règle sur l'imagination d'autrui ne peut faire accroire à mes sens qu'ils n'ont pas de plaisir dans l'action amoureuse, que moins elle fera qu'ils en prennent une portion, et souvent pourra l'empêcher, ou le rendre plus ou moins vif, plus ou moins insipide ; enfin, tous plaisirs, tous chatouillements sans ce que l'opinion, le jugement et l'imagination d'autrui y joint et ajoute : c'est un foible plaisir et à bien peu de vivacité, ainsi que toutes douleurs et tous chagrins, sans cette adjonction de l'opinion a bien peu de force d'aigreur et de violence. Mais enfin, quand le plaisir est senti, qu'importe qu'elle en soit la cause, soit que ce plaisir me /170/ vienne par le chatouillement, soit par l'imagination d'autrui, soit par ma propre fantaisie, soit par la fausseté et la tromperie, s'il est faux que la chose soit plaisante, il est vrai et certain qu'elle m'a plu, ainsi mon plaisir est toujours réel et véritable, je l'ai senti, quoique par l'opinion, il suffit, que je l'ai senti ; si en goûtant de l'absynte, l'opinion d'autrui et la mienne peuvent faire que je sente la douceur agréable du sucre, j'en seroi content, ce qui nous fait voir, que nous faisons à nous mêmes, nos passions, notre temperament, nos inclinations, notre penchant par l'impulsion d'autrui et la notre. /171/ Nous sommes en quelque façon maîtres de nous pousser avant dans la douleur et le plaisir ; c'est nous qui nous livrons plus ou moins du chagrin ou à la joie : c'est nous qui nous faisons sentir plus ou moins le mal ou le bien, et notre haine, notre amour, notre horreur, notre crainte, notre colère, notre envie et notre ennui dépendant souvent de l'elancement, que nous donnons, pour nous y porter, et en effet nous ne sommes dans les passions, qu'autant que nous y sommes elancez. Nous n'avons de haine et d'amour pour quelque chose, qu'autant que nous nous les sommes donnez ; nous fuyons ce que nous faisons fuir pour aimer ce nous faisons aimer : enfin, tous nos passions ont souvent /172/ autant d'ant** que de vérité et sont soutent par l'un et l'autre notre inclination attend notre ordre, et c'est nous qui nous conduisons, par le jugement du public, qui habitue notre penchant [sic ?] par le loüange ou le blame à hair ou à aimer, ce qu'on lui nomme vertu ou vice, honneur ou infamie. Tous nos témoignages de joie et de tristesse, d'amour et de haine, de pitié et de colère, de generosité et de courage ou de crainte ont tous des mouvements faux que notre vanité ou notre intérêt leur adjoute et qui nous imprime mêmes, sans que nous y consentions et sans que nous l'apercevions, ce que nous feignons /173/ de sentir, et joignent à la vérité de nos sentiments intérieurs et réels toute la force, la vivacité et même la réalité des impressions fausses, dont la feinte nous oblige de nous parer, en sorte qu'il n'est pas vrai, qu'une femme ne sente pas la douleur, qu'elle temoigne par ses pleurs, de la mort d'un mary brutal, dont elle pleurerait encore plus la resurrection, elle est venue à bout de la sentir malgré la joie et l'avantage que cette mort lui apporte. Car inconnus nous mêmes à nous mêmes, nous ne savons pas nos inclinations, il y a mille choses dans notre cœur, sans que nous sachions qu'elles y sont, il s'y passe mille mouvements impercep/174/ tibles, qui nous conduisent et nous gouvernent, sans que nous le sentions, L'âme y est, sans que nous le connaissions, le mensonge, la fourberie, la

de nous, que comme les autres hommes en jugent aussi incertainement, seulement par les effets que nous nous voyons produire. Quand je veux répondre de moi, je vois que la caution d'autrui est aussi bonne et assurée que la mienne ou la mienne aussi mal fondée, que celle d'autrui, je ne sais /175/ que comme les autres, de quoi je suis capable ; enfin je m'échappe à moi même et je ne connais ni mes forces, ni mon penchant [sic ?], que par la seule expérience, dont je ne puis répondre, malgré tous mes mouvements présents que dans le moment on y agit ne sachant point quel sera mon procédé, et ma pensée dans un autre temps, qui pourra me trouver différent et tout autre. Car je change à chaque heure de temperament, pour ainsi dire, comme de situation, et le moi de ce jour, n'étant plus le moi d'hier, comment ai-je quelque droit sur le moi, qui sera dans un mois, le jugement des hommes, qu'on nous a tant /176/ accoutumé de craindre, est sans cesse à combattre notre amour propre, pour l'ajuster à cette société civile qu'il détruit : comme on ne peut éteindre notre amour propre, on s'abuse lui même par lui même, on le trompe, on le conduit par un intérêt prétendu dont on le leurre, mais comme il retourne souvent à son véritable intérêt, en abandonnant celui que le jugement public lui présente, et comme la violence, que l'opinion commune lui fait, ne détruit pas toute la nature, on ne peut deviner dans, qu'elle [sic ?] occasion l'amour propre et la nature seront, ou au vaincu ou au vainqueur du jugement public, ni, enfin, quelle démarche il tiendra /177/ parmi tant d'efforts qu'on lui fait. Car le libre arbitre est encore un nom imaginaire. Ce choix fantastique, privilège dont on nous pare, n'est qu'un être inventé par la raison, pour nous rendre digne du supplice ou de la récompense, ou plutôt pouvoir donner une couleur de justice aux peines, qu'on a assignées aux infractions du traité commun tout ce que nous aimons, nous sommes forcés de l'aimer, et nous ne pouvons pas ne le pas aimer : il n'y a point de liberté, le plus grand bien ou le plus grand mal apparent, imposent une nécessité invincible à notre haine et à notre amour ; nous haïssons nécessairement, /178/ et nous aimons de même nous aimons, enfin, non parce qu'il faut aimer, mais parce que nous aimons souvent notre amour propre à en vue deux intérêts [sic ?], qui le débat tent, mais l'intérêt le plus fort a ses yeux la mort invinciblement toujours à soi, et sans y avoir de choix, il aime, il le veut, il le prend volontairement et nécessairement, et ne peut ni le point vouloir, ni le point aimer, qu'il ne l'envisage et ne le voit plus foible. Voilà d'où vient cette volonté, quelquefois contraire à soi même, lorsque l'amour propre voudrait acquérir le bien qui le touche, ou le mal que le jugement public lui propose, qui sont presque /179/ toujours contraires, opposés et incompatibles. Voilà la source de ce débat continuel de nos désirs et de nos mouvements, qui se détruisent l'un l'autre, et dont on cherche des vaines raisons ; car quelque cause qu'on nous donne des choses que nous ne connaissons pas, nous le ravissons avec empressement, elle soulage notre ignorance.

Nous aimons qu'on nous applique un plan, un ordre qui convienne à ce que nous sentons dans nous mêmes, et à ce que nous voyons dehors ; n'importe sur quoi on l'ajuste. Nous nous saisissons à l'arrangement de la comparaison, dont les charmes séducteurs nous rendent les dupes. C'est un tableau sur /180/ qui nous sommes ravis ; de voir des idées appropriées ; c'est un sens, une raison composée à la mesure de la chose, qui semble nous éclairer d'un jour, c'est une apparente explication de l'enigme où nous nous flattons, de quelques foibles lumières, c'est un rapport inventé et qui semble être réel, toutes ces fausses subtilités nous

contentent, nous amusent dans tous les sujets, ou notre orgueil sent avec chagrin la faiblesse de notre raison, et croit en sauver la honte, et s'épargner la peine d'approfondir ; enfin, on peut trouver mille rapportes [sic ?] et convenances, que la

recite et qu'on en fait une subtile application. Ce sont différents tours qui conviennent, dont même ce que je dis en est un qui peut-être, vaut bien les autres, divers faces, divers côtés, dont on les présente qui nous trompent en nous fixant par habitude a un sens, qu'on nous fait voir, sans songer qu'il y en peut avoir mille autres tous différents qui ne sont pas moins justes et moins raisonnables, et qui arrêteroient peut-être et fixeroient autant notre incertitude et reposeroi/182/ent autant notre inquiete ignorance. Enfin nous ferions tirer des conséquences toutes différentes, de celles ou nous sommes accoutumés. Car notre raisonnement, n'est autre chose, qu'un instinct habitué à des suppositions apparentes et difficiles a pénétrer, que l'autorité de l'éducation, du jugement publique [sic ?] et de l'exemple nous fait recevoir sans examen, et sur lesquels on nous apprend a raisonner consequemment. Cette repetition du même acte forme, enfin, cette habitude de raison, et fortifie cette seconde qui nous fait, raisonner a peu près de même que la nourrice nous apprend à parler ou à marcher, ou /183/ qu'un chasseur style [sic ?] un chien aux ruses de la chasse, et un oiseau à aller chercher la proie dans les airs. C'est un edifice de conséquence que la force de l'éducation eleve sur des suppositions qu'on a receues sans obstacle et sans contredit et auxquelles on est accoutumé. Tout ce qui n'est pas dans ce rapport et dans cette convenance, tout ce qui blesse ce plan reçu ; tout ce qui fait violence à cette habitude nous choque, nous étonne, revolte notre jugement et nous paroît déraisonnable : enfin, il n'y a que la force de la réflexion et guide des animaux nos confrères, qui nous puisse faire retourner la nature, que /184/ la société civile nous a deguisée entierement pour nous assujétir à ses lois. C'est par leurs instructions que nous reconnaissons le véritable bien et le véritable mal : la conservation et le néant, dont ils font le motif de toutes leurs actions. Toutes nos inclinations bonnes ou mechantes, vertu ou vice, ne sont qu'un ressort de cet amour propre civilisé. Nos vertus sont des passions ruinées par d'autres passions defectueuses. Nos vertus sont vicieuses et sortent d'une mauvaise racine. Si l'amour propre est vice, tout ce qui se fait est vice, tout semble être foiblesse et défaut que la société civile a /185/ fait vice ou vertu, qu'elle a couvert de gloire ou d'infamie, selon l'utilité de son accord et l'accomplissement du traité général. Tout ce qu'on voit de plus glorieux et de plus magnanime a des ressorts honteux et des motifs bas et méprisables. Le temperament est vice ou vertu, selon que l'amour propre le conduit au bien de la société. Il n'y a point de religion qui établisse mieux cet accord que la chrétienne, elle y est ajustée on n'y peut pas d'avantage ; le secours mutuel est sa principale loi ; c'est vertu de ceder, crime de se venger, mérite d'obliger son ennemy, péché de le hair. Elle établit le pouvoir des souverains /186/ et la sujétion des peuples, jusqu'à aimer le tyran, et se sacrifier pour lui . Il ne faut donc pas s'étonner, qu'enfin, elle ait acquise l'étendue où nous la voyons aujourd'hui : car quoique séparée en diverses sectes, c'est elle qui régne a son tour aujourd'hui presque par toute la terre, puisque la religion mahométane en est une branche : car il en est des religions comme des autres choses qui se succedent les unes aux autres dans la continuité des temps, et qui passent entierement. La nouvelle s'établit toujours sur le fondement de l'ancienne, qu'elle racommode a sa fantaisie, et a qui elle donne /187/ un air de nouveauté seulement, ou pour mieux dire qu'elle raijeunit [sic ?] pour éblouir d'avantage. Quoique nous aions parlé de toutes les religions en général, descendons nous un peu au detail de celle qui est aujourd'hui la dominante, et ou nous sommes nés.

Ce fleuve pompeux qui coule avec tant de majesté n'est presque rien à sa source : c'est Moïse échappé de la persécution des Egyptiens avec six cent mille fugitifs qu'ils fait conduire et gouverner dans un désert. Ce génie sublime fait des lois pour éviter les

vagabonds : il les oblige de s'abandonner à sa conduite par l'espérance qu'il leur donne de les conduire dans un pays abondant, dont il leur fait des belles descriptions. Il surprend leur crédulité par des prédictions flatteuses d'un avenir et de la puissance d'un roi qui doit les gouverner, afin de leur faire supporter doucement son commandement et les consoler de leurs maux présents. Il leur donne des lois qui, soit qu'il les ait prises et composées sur celles des Egyptiens, où ils avoient vecus, soit qu'il les ait inventées lui-même, sont très judicieuses. Afin de donner une force inébranlable à ce nouvel établissement et à son autorité, il en fait Dieu l'auteur et il ne les communique au peuple que comme son interprète. Quelle vénération, quel respect, quelle obéissance cette pensée n'inspire-t-elle point à ce peuple ! Son habileté à les secourir dans leurs besoins, soit par sa politique, soit par la connaissance de la nature, le font regarder comme le ministre de Dieu et le maître de la nature. Tout ce qu'il fait est miracle. Il les flatte d'une protection visible de ce Dieu dont ils sont le seul choix, qui sans cesse veille sur eux soit pour les récompenser ou punir. Il leur enseigne leur génération depuis un commencement du monde qui satisfait leur curiosité, et toujours il les éblouit du soin que Dieu a eu de leurs pères et de la préférence qu'il leur a donnée sur tous les autres peuples, après leur avoir donné pour père commun Adam, qui l'est aussi de toutes les nations. Il leur en donne un second, Abraham, pour les distinguer de toutes les nations. Il confirme la circoncision qui était déjà établie pour la distinction de cette famille protégée de Dieu et leur en fait un acte de religion pour les y obliger davantage. Afin de les conserver du mélange des autres peuples, sur qui ils prétendoient beaucoup de préférence, il leur donne une idée très sublime de ce Dieu, qui se familiarise avec eux et qui a eu pour ainsi dire commerce avec leurs pères. C'est celui qui est, c'est l'Alpha et l'Omega, c'est le commencement et la fin ; il n'a point de nom, c'est celui à qui est la vengeance. Moïse connoissoit combien le commerce et l'exemple des Egyptiens avoit rendu son peuple ami de la superstition, combien leur religion s'étoit épaissie par la grossièreté de ces peuples. Car il y a apparence que l'idée de la divinité a été connue d'une manière élevée par tous les peuples et presque sous ces noms d'incompréhensible, d'éternel, d'immense, de tout puissant, d'auteur de tout, d'unique, de rémunérateur du bien et du mal, qui ne sont que qualités communes que le bon sens nous fait donner. Toutes les nations ont eu ce fondement de religion, et malgré les différentes altérations qui peuvent l'avoir fait oublier au peuple, leurs sages l'ont toujours conservé. Mais ce qu'il y a de fâcheux, c'est que le culte qu'on a établi pour honorer cette divinité a supplanté la divinité même. Les sens veulent un objet qui les attache et les repose, et ces images que Moïse défend si rigoureusement à son peuple, qui n'étoient que des resouvenirs de la divinité pour aider l'imagination à penser un être qu'elle ne connoît point, qui ne lui apparoît même que comme je l'ai déjà dit, qui sont une idée confuse et matérielle, sont devenus autant des dieux à l'ignorance du peuple qui veut matérialiser la divinité, soit par des statues, soit par des cérémonies qui frappent les sens, et rendent pour ainsi dire la divinité palpable et sensible. Car le culte est un corps qu'on forme et qu'on adore le voir l'aimer et le faire sentir : ne croyez pas que l'Egyptien adore un chien, ni le païen un morceau de bois, ils le regardoient comme des mémoriaux, ou bien même comme une demeure un peu plus particulière de l'être qui est partout et qui reste inaltérable et incorruptible, malgré la décadence de leur signe.

Neptune, Jupiter, Pluton et autres plusieurs qui étoient, ne devoient faire étendre qu'une seule divinité dans différentes fonctions, mais le peuple a fait le signe de Dieu, Dieu même, et a pris le portrait pour la personne, tout de même que le Calviniste reproche au Catholique de faire dans la vénération de l'image et au sujet de

peuples pour oublier la divinité, et adorer seulement l'objet visible, défaut qui rendoit une religion folle, déraisonnable et facile à se détruire soi-même, dont le joug même est trop foible pour arrêter un homme de réflexion et durer toujours. Il vouloit garantir la sienne de toutes ces imperfections, pour la rendre ferme et stable : il rétablit donc une idée convenable à la divinité, dont la grandeur, la hauteur, l'élévation et l'incompréhensibilité aide à croire par le plaisir de l'admiration. Il rejette toutes sortes de simulacre soit d'homme, soit d'animaux, même pour l'ornement, de crainte de laisser un piège à leur ignorance et à leur superstition, et pour donner à leur sens quelque reposoir qui peut les attacher sans les corrompre ni les séduire, il invente un coffre qui ne peut être susceptible d'adoration, où il dit que la divinité sublime à qui seul il ménage les hommages, est d'une présence particulière. Ce coffre fixe l'adoration sans la prendre pour lui. Il cache Dieu et le désigne, avertit qu'il est incompréhensible et non palpable et le rendant en quelque façon palpable, il l'expose aux sens, sans qu'on puisse prendre le signe pour la chose, ce qu'il falloit surtout éviter. Ce coffre au contraire par sa nature conserve inviolablement son être signe, et même induit à penser d'une chose obscure et invisible toutes les grandeurs de la divinité qu'il cache, et qu'il fait adorer : rien de plus adroit, rien de plus politique, rien de mieux inventé, rien de plus propre à conserver l'idée de cette divinité pure et sublime, malgré la grossièreté des sens qu'il faut repaître de quelque chose. Il ordonne une infinité de cérémonies, il forme un culte plein de minuties extérieures et sensibles, dont le nombre, la variété, l'ordre, le changement, l'arrangement, la magnificence et le mystère, arrête agréablement les sens, l'imagination et la mémoire, les font recevoir et empêchent la réflexion par la diversion que lui donne la peine qu'il y a de les apprendre et la douceur de les admirer, ce qui ne lui laisse pas le loisir de les approfondir. Il retient des autres religions qu'il avait connues le sacrifice, qu'il diffère en ceci, car il semble que l'idée de Dieu ait conduit naturellement et consecutivement toutes les nations à cette façon de l'honorer. Car le sacrifice paroît être un don que l'on fait à la divinité ; c'est quelque chose qu'on lui offre pour lui procurer son amour, pour le reconnoître créateur, auteur, bienfaiteur, maître et souverain à qui tout est et de qui l'on tient tout. Car quelque chose qu'on anéantisse pour avouer le néant de toute créature, et dans laquelle on s'anéantit soi-même devant celui qui est tout par lui-même, pour le glorifier par notre bassesse et le relever par notre humiliation, et par l'extinction de ce qu'on lui présente. Moïse retient aussi macération du corps générale et commune à toutes les religions ; c'est un sacrifice, dans lequel on se donne soi-même, non seulement le corps, mais aussi l'esprit, dans l'affliction du corps ; c'est une soumission exprimée un respect atteste par la douleur c'est un aveu, qui est la règle de tous biens, et qui lui seul ne mérite point de châtiment, et n'est point coupable : c'est une punition volontaire de l'avoir offensé, c'est une attestation, qu'il est, le vengeur du crime, c'est un témoignage, qui lui seul est bon, heureux et parfait, le reste coupable, malheureux et defectueux ; c'est une défiguration de son propre ouvrage, pour que tout le lustre soit à l'ouvrier ; c'est une douleur de la creature, honorable au createur en honneur de qui elle se punit ; c'est une souffrance volontaire, dans laquelle il lui donne son plaisir, sa santé, pour prouver qu'il donne tout ce qu'il peut donner. Moïse pour établir sa famille au dessus des autres lui donne le sacerdoce, capable de l'occuper par tant de cérémonies et de la faire subsister par le grand nombre des sacrifices. Enfin il lui donne la meilleure fonction de l'état, la plus honorable, la plus douce et la plus lucrative ; il compose un livre de tout ce que je viens de dire, où il fait Dieu le conducteur de toutes les actions, sans qui il ne donnoit pas une loi, dont il n'étoit que le collègue dans le gouvernement du peuple, et afin de conserver ce livre à jamais, il l'enferme dans l'arche, ce coffre mystérieux où Dieu étoit. Ce est ce livre le

croire, et qui nous passent.

La création du monde et ses miracles, qui n'étant point selon l'ordre du sens commun, doivent avoir une autorité pour se faire recevoir ; tout incroyable que soit le récit de cette création et ses miracles faits dans la conduite de ce peuple, je ne sais que cela se peut ou plutôt si cela ne se peut pas, mais aussi cette possibilité n'est point une raison suffisante pour m'y soumettre. Je ne sais aussi si Moïse, en habile politique, ne peut pas avoir inventé ces choses pour l'établissement de ses lois et de son autorité. Quand je tomberois d'accord que ce livre est véritablement de lui, je ne puis savoir si ce qu'il dit est vrai : croyez bon que dans six mille ans d'ici on en puisse approfondir une de nos histoires ? Une peau d'âne un roman ; quand d'un seul fait de nos jours nous avons tant de peine à savoir la moindre circonstance, qui ne soit altéré [sic ?] par le rapport des hommes : que savons nous si ce livre a été cru à la lettre pendant la vie de Moïse ? S'il n'était pas peut-être regardé, comme un beau récit, un beau conte, qui pour la recommandation et l'obscurité, que le temps donne aux choses, est devenu respectable, — et tenu pour véritable ou certain /204/ par l'ignorance et superstition des peuples : car tout cela est possible et si l'on ne peut prouver, que cela est ainsi, on ne peut nous donner une conviction, que cela n'est pas. Quand il auroit été cru du temps du Moïse [sic ?], comme il l'est aujourd'hui ; que sait-on les [sic ?] artifices, qui l'on fait croire ? Cette croyance seroit-elle une preuve de sa vérité ? Est-il impossible de faire croire des choses merveilleuses et extraordinaires à un peuple grossier ? Combien les hommes ignorants ne sont-ils point faciles à croire tout ce qui paroît miraculeux ? Si l'on fait réflexion, quel faible fondement peut avoir une opinion vul/205/gaire, quoique général, avec quelle promptitude le peuple n'embrasse-t-il une brillante erreur ? Quel charme a pour lui un magnifique mensonge, quel piège c'est à sa crédulité, qu'une éclatante fausseté ? On reconnaîtra si sa croyance est une bonne caution de la vérité ; si elle doit avoir le moindre crédit, si le sage doit suivre le torrent de la foule si même dans les choses indifférentes ou l'on ne voit nulles contradictions, ce rapport de la populace doit tenter notre crédulité et nous arracher de la suspension, où nous devons être, sur tout ce que nous ne savons pas certainement ? De plus, y-a-t-il /206/ miracles, qui ne puissent faire croire un homme, qui a pu persuader qu'un Dieu lui parlait ? Ce commerce avec la divinité supposé ne rend-t-il pas ses paroles autant d'oracles, dont l'on reconnaît l'autorité malgré les obscuritez, qui nous blessent ? Enfin, Moïse est-il le seul qui soit venu à bout de donner cette opinion au peuple, sans que cela fut ? Numa Pompilius et Mahomet, n'ont-ils pas fait croire la même chose d'eux mêmes, pour donner de la vénération à leurs lois ? Cet effet tout extraordinaire qu'il, [sic ?] soit n'a pas besoin de la vérité pour subsister, le mensonge l'a fait réussir si vous /207/ m'alleguez pour preuve de la mission du Législateur les miracles, qui montrent, qu'il a le secours et la vue du maître de la nature, qui lui communique son pouvoir : qu'on me prouve donc les miracles qu'il dit avoir faits : car dois-je le croire sur sa parole ? Ils peuvent être faits trompeurs, fabuleux, fourbes et la croyance des peuples n'a nulles forces. Les miracles de St. François, de Paul, qui sont supérieurs à ceux de Jesus Christ en nombre et en excellence, doivent-ils être crus pour être reçus par toute la catholicité, et attestés par plu/208/sieurs témoins ? Combien de païens ont fait des semblables miracles ? Ne predisoient-ils point l'avenir de même que les prophètes ? N'ont-ils pas multiplié des vivres ? N'ont-ils pas résuscité des morts ? N'ont-ils pas retardé le cours du soleil ? ou plutôt, n'en ont-ils point imposé aux hommes la croyance ? N'ont-ils pas des auteurs qui l'ont écrit, pour le faire croire à la postérité ? Ont-ils manqué de faux témoins, ou réels ou inventés pour les attester, quel titres, enfin, avons nous, qu'ils n'aient pas aussi pour nous glorifier que les nôtres sont véritables, et assurer que leurs sont faux ?

Tome 1000 / Les hommes croient les fautes et ainsi été trompés et ainsi de suite.

elle pas une voie pleine de mensonge ? Ce que vient jusqu'à nous par ce rapport des hommes de père en fils, ne peut-il pas être faux ? Ou plutôt peut-il être vrai ? Y-a-t-il fait si reconnu, qu'un homme reçoive dans toute sa simplicité, d'un autre, et que lui-même communique sans l'altérer ? Faut-il qu'un récit change de beaucoup de mains pour qu'il parvienne à nous, corrompu et tout différent de ce qu'il devait être /210/ pour peu que chaque homme, chaque année, chaque siècle, chaque traducteur, y ait ou ajouté ou diminué : tout fait peut avoir été altéré et changé par le cours des années, fausseté dans l'origine, fausse dans son progrès, il nous est impossible de savoir avec certitude la vérité d'un fait, quand nous le recevons par le témoignage d'autrui ; soit que le fait soit de notre temps, soit qu'il n'en soit pas, on nous le donne faussement, et nous les donnons faussement : ce témoignage des autres peut toujours être faux ou trompeur, trompés ou trompeurs nous tromperons d'autres trompeurs ? /211/ C'est mensonge ou illusion, fourberie ou ignorance ; enfin, fausseté et incertitude partout. Quoique je ne puisse prouver le mensonge et l'endroit fabuleux d'un fait quand aucune circonstance ne revolterait ma crédulité, quand je n'y verrois nulles contradictions, la fausseté peut m'en être inconnue ; je ne dois pas croire tout ce qui est croyable : la seule vraisemblance ne doit pas avoir la force de me faire pencher d'un parti mais c'est assez qu'une chose ait passé [sic ?] par la bouche des hommes ; pour la croire sûrement corrompue, leur rapport est une assez forte preuve de fausseté. /212/ C'est beaucoup de retenue de rester même dans la suspension, et de ne pas contredire, des qu'ils parlent : cette condescendance, que la neutralité est indulgence de n'être ni pour ni contre, faveur de n'y être pas opposé ; je prétend que c'est une certitude de fausseté que ce témoignage, et qu'il est sûrement faux, et si l'on est assez modéré pour prendre le parti de la suspension, du doute et de l'incertitude, ce ne doit toujours avoir présente que tout est possible, et que ce témoignage, quoique faux ordinairement, peut-être /213/ quelque fois véritable, selon les occasions, sans qu'il nous fait possible de le connaître : tradition, rapport d'hommes, témoignage d'hommes — voilà le canal trompeur, par où tous les faits de l'antiquité viennent à nous, et l'on ne peut nous alleguer des meilleures raisons pour nous persuader de croire, si non de nous dire, qu'on ne peut prouver le contraire ; mais je me garderai bien de donner ma croyance pour me sauver de l'embarras inutile de disculper la vérité d'un fait impossible à découvrir ; je passerois mon chemin sans rien dire : voilà la vaine autorité des miracles, /214/ et de tout ce qu'on nous oblige de les croire ! On me dira que je crois, qu'il y a une Rome ; quoique cependant je ne le sache que par le rapport d'autrui, mais c'est un fait subsistant continuellement, sous l'empire des sens ; mille personnes convaincues par leurs sens m'attestent par un rapport conforme, sans se connaître, sans avoir intérêt de me tromper et sans avoir peut-être été trompé que cette ville est ; cela est différent de ces autres faits, dont il ne reste aucune trace ; qui ont passé en un moment, et qui n'ont souvent qu'un témoin crédule ou trompeur, qui a eu ou l'intérêt, ou le /215/ penchant, ou la force de nous tromper en trompant mille autres. Enfin, quand ce témoignage sera semblable à celui qui nous atteste une Rome et qu'il ne nous en coûtera rien pour le croire, ni effort, ni aveuglement ou peut y consentir. Juger [sic ?] vous même, si nous sommes dans ce cas à l'égard de Moïse et des miracles ; qui sont anciens et passés, qui peuvent avoir été altérés, qui peuvent même n'avoir jamais été que dans la pensée : les gens alleguez pour témoins, ne sont ce pas des noms imaginez, des vaines productions de noms en l'air [sic ?], des gens qui n'ont jamais été, des nomina/216/ tions ; cent personnes qu'on cite, comme s'ils eussent été, dont on allegue le témoignage et dont on s'appuie, et fortifie comme d'un soutien réel, un secours effectif et une autorité véritable, enfin, quoique je ne dise pas que Moïse soit un politique, que son livre soit faux ; je resterai dans ma suspension seulement parce

sa mort. Après ce premier fondateur sont venus quantité d'hommes fameux qui ont gouverné le peuple Juif dans l'esprit du législateur ; et comme cette inquiète curiosité de l'avenir ne tourmentoit pas moins ce peuple que les autres nations, il s'élevait parmi eux de temps en temps de prophètes qui avaient, dit-on, commerce avec Dieu, et qui pour se modeler entièrement à Moïse entretenaient le peuple des prophéties, de protection de Dieu, et de l'arrivée d'un roy puissant, d'un état fleurissant ou bien de punition ou de vengeance, et de reproche contre leurs persécuteurs, et les infracteurs de la loi, langage à peu près semblable à celui, dont il falloit entretenir un peuple fugitif, habitant un desert, et à /218/ qui l'on veut donner de la loi, pour s'en faire obéir et respecter, ce qui leur attiroit de crédit et de la recommandation auprès du peuple : leur style est assez conforme à celui de Moïse, emphatique, énigmatique, obscur et susceptible de toutes sortes de sens ; tout ce qu'ils disent avec allegorie, comparaison [sic ?], paraboles, métaphores, donne lieu à différentes applications sur l'arrivée de ce roy et sur leur futur [sic ?] puissance, et sur la punition des infracteurs de la loi et sur le reproche de leur persécution, tout ce peut appliquer à Jesus Christ, à Salomon, à David, et à mille autres /219/ sur qui l'on voudra les ajuster ; la douceur de cette explication et d'une lumière apparente dans un sujet obscur nous séduit et nous porte à le recevoir ; cet arrangement contable est approprié par une main adroite d'une chose molle et susceptible de plusieurs figures, nous plaît et nous conduit notre jugement à croire que ce rapport est dans la chose, lorsqu'il n'est que dans l'esprit ; que cette convenance est d'elle même, lorsque nous en sommes des auteurs : c'est un chapeau qui est à la juste mesure de ma tête /220/ sans qu'on m'ait eu en vue en la faisant ; c'est un habit que je prends, que le hasard rend juste à ma taille, on peut ainsi appliquer ce style énigmatique de prophétie à plusieurs roys des Juifs ; on peut revertir que l'on veut de cet habit général et commun, qui n'est fait pour personne et qui est fait pour tout le monde, sans qu'il y ait autre chose que le hasard, qui le fasse mieux convenir à l'un qu'à l'autre, peut-être est-il moins juste, moins convenable à Jesus Christ qu'à bien d'autres. Si nous venions à examiner l'une après l'autre, toutes ces prophéties, qui ne s'ajustent sur lui /221/ que par la flexibilité et la généralité que leur obscurité leur donne : mais quand cet habit lui seroit conforme, quand il le designerait clairement, parfaitement [sic ?], uniquement, ce qui n'est pas, ce seroit un effet fortuit et un pur hasard que cette conformité fut juste ; du moins cela pourrait être, et rien ne nous peut prouver avec certitude, que cette prophétie si claire, si circonstanciée et si exactement accomplie dans Jesus Christ seul, l'auroit eu en vue et l'auroit regardé uniquement : c'est un rapport, si l'on veut, très semblable, une histoire plutôt, qu'une prédiction, une conformité très ex/222/acte ; mais c'est un rapport fortuit ; mais enfin, quand cette convenance seroit réelle, quand elle ne subsisterait pas sur le fondement de la métaphore, de la parabole, de l'énigme et de l'allegorie que [sic ?] la favorisent, et la font maître [sic ?] quant à Jesus Christ seul ; quand les prophéties l'auroient même eu en vue et que l'accomplissement ne seroit point un effet du hasard, toutes suppositions incertaines et douteuses, que même je veux bien accorder pour véritables et certaines pour un moment, quelle conséquence en pourrait-on tirer ? Qui peut savoir, d'où cette science de l'avenir est venue, si c'est le hasard, /223/ la nature ou Dieu, ou le demon, qui nous l'inspire, les païens ont eu des prophéties suivies de leur accomplissement, les chrétiens reconnoissent, que le demon peut prédire, que même les méchants peuvent avoir le don de prophétie, ce qu'on a été obligé d'admettre, par la conviction du fait arrive, et parcequ'on a voulu attribuer au hasard l'accomplissement des prophéties, ce qui auroit aussi détruit les nôtres. Ne se peut-il pas que le demon, je parle et raisonne par les principes, dont on se sert contre les oracles, ne se peut-il pas que le demon, je parle

futures de sa vie, dont on prouve l'accomplissement de ce fait prévu ? Rien ; doit on dire pour cela, que cet homme prédit véritablement est bon et merveilleux ? Nabucodonosor était méchant ? Cette prédiction en doit-elle faire penser mille choses avantageuses ? On me doit croire que ce qui en est prédit sans y rien ajouter ; je me trompe, on doit même diminuer à sa croyance, des choses, qui en auront été prédites, ce qui n'en aura pas été accompli, et rejeter le reste comme douteux : quand le corps de la prophétie arrive dans cet homme seroit mêlé d'autres choses non sensibles, qu'elles nous voudroient faire croire de lui la vérité de ce fait, prouve et visible, ne devrait point pousser notre croyance jusqu'à ce, qui n'est point accompli et qui n'est ni sensible ni visible ; au contraire, nous pourrions soupçonner que l'accomplissement certain de ce fait seroit un piège, pour nous faire tomber dans la fausseté et dans le mensonge ; nous pourrions nous défier que cette partie de la prédiction seroit pour couvrir la fausseté de l'autre, qui n'a point été vue, que le dessein de cet esprit prophétique seroit d'ébranler notre crédulité par la certitude d'un fait prévu pour la pousser plus facilement à l'erreur, et de acquérir une crédit trompeur, enfin pour élever un Antéchrist en Dieu, pour cacher un séducteur sous le voile de la vérité et lui donner un respect et une autorité funeste à la croyance des peuples. Mais quand ce seroit point composée de vérité et de mensonge, mais toute véritable et claire, on ne devrait penser de cet homme que ce qui seroit dans la prophétie et rien au de-là ; Dieu peut avoir fait prédire Salomon dans une prophétie ou ses actions soient bien circonstanciés, ou même on loue, ou s'il faut parler avec l'emphase de la métaphore et du sens figuré de sa vertu, de sa science, de sa sagesse, de sa puissance, de sa soumission sans qu'on soit pourtant obligé de croire, — que cela l'a rendu impeccable ; son péché non prédit, ne rendra pas la prophétie fausse ni moins divine, l'imperfection de cet homme prédit, ne diminue en rien la certitude et l'excellence de la prédiction : Jésus Christ peut donc avoir été clairement et véritablement prédit sans être Dieu, sans être infaillible, ni impeccable, non plus que Salomon, et sans qu'on doive penser de lui, au delà de ce qui en est dit, quelques expressions, qu'il y ait dans ces prophéties, quelques termes, que vous y puissiez même insérer, à votre fantaisie, pour assurer, qu'il est Dieu, quelque véritable qu'il fut, quand il assure lui même, qu'il est Dieu, tout cela ne doit passer que pour des expressions métaphoriques, qui exagèrent son excellence, tant la chose prise un pied de la lettre est éloignée du bon sens, et de toute croyance ; il ne coûte bien moins à la raison et au jugement de penser l'un que l'autre au lieu de croire Dieu un homme de ne voir qu'un sens figure dans cette expression ; peut être Jésus Christ n'a-t-il parlé de lui que dans ce sens, lorsqu'il s'est dit fils de Dieu : peut-être le temps seul et ses disciples, ont-ils fait régner la lettre, en chassant l'esprit de la figure : enfin, je l'avoue l'établissement de cette opinion est un événement extraordinaire ; mais qui n'est point cependant au delà des bornes de la folie des hommes ; après avoir vu un serpent Dieu, on peut bien croire un homme Dieu. Enfin, la prophétie n'est point dans aucune circonstance une preuve que Jésus Christ ne soit pas un homme comme un autre, qui peut s'être trompé lui même ou nous avoir trompé par malice, non plus que les miracles, qui ne viennent à notre connaissance, que par la tradition, dont nous avons déjà montré l'incertitude. Jésus Christ qui savoit toutes les prophéties, se les a [écrit est] appliqué tant bien que mal, et ce langage enfle et figure de libérateur, de roy future, de captivité, de punition, de joye, de plaisir dont les écrivains des Juifs s'étoient servi ; soit pour le retenir dans la crainte, soit pour les faire obéir par la douceur de l'espérance, ou par des reproches de leur ingratitude, était propre à l'état où il se trouvoit, et s'est trouvé susceptible du sens dont Jésus Christ, s'en est habillé enfin, la prophétie est un caméléon qui prend la couleur de l'objet qu'on lui présente. Peut-être n'avait-il en vu ce, que la réforme des

qui servit de fondement à la sienne, que ses apôtres établirent soit par complot, soit par la force de la persuasion, ainsi que d'ordinaire s'établissent toutes les religions nouvelles ; ainsi que Mahomet a jeté les fondements de la sienne ; car sous le nom de réforme ou d'éclaircissement on fait toujours recevoir des nouveautés, qui choqueroient sans ce voile, et le peuple, enfin, changé de religion sauvent sans le savoir, et on lui glisse une croyance nouvelle sous l'ecorade l'ancienne ; je laisse a discuter aux savants, si ces livres sacrez qui sont la source de toutes nos religions, ou plutôt des toutes les sectes du christianisme, ayant été perdus plusieurs fois, ont été rétablies dans leur pureté ; si même ils n'ont pas été perdus et d'autres supposés en leur lieu et place, sans qu'il soit venu à notre connaissance, si dans les traductions différentes ils n'ont pas été trompés, augmentés et abusés, et falsifiés ; y a-t-il dissertation, étude, examen, — qui puisse rien décider la dessus, qu'a taton et avec témérité : enfin, comme je l'ai déjà dit, tout ce qui est touché par les hommes, tout ce qui vient par leur témoignage n'est-il pas fletri, faux et altéré. La sagesse de la morale de Jesus Christ n'est point une preuve de la vérité de sa doctrine ; tous les nouveaux établissement [sic ?] ont pour but un plus grand bien, que celui que subsiste, afin d'éblouir les hommes : cette humilité, ce pardon des ennemis n'est qu'une soumission plus concourante a la société, qui comme les autres lois contrarient à l'amour propre, qui le dedommage, et qui s'adoucit par l'esperance et la vue d'un pllls grand intérêt. Enfin, le christianisme est comme toutes autres religions dans toutes ses circonstances, quelque distinction dont la raison les veuille différencier : cet evangile, cette histoire, ce precis de la vie et de la doctrine de Jesus Christ, est encore un style plein de métaphores et de paraboles ; enfin, qui dit, comme le son de la cloche, tout ce qu'on veut lui faire dire, chaque mot est sujet a des explications toutes différentes et toutes également vraisemblables ; c est un champ ou il n'y a point de route marquée, et ce défaut de règle marque assez, combien peut ce livre est capable d'assujettir et d'unir ses sectateurs, aussi n'est il proprement qu'une source des débats, de guerre, de dispute et des sectes. Jesus Christ dit que sa religion est infaillible, cependant qu'on confronte le christianisme d'aujourd'hui, d'avec le Christianisme du temps de Jésus Christ a peine reconnaîtra-t-on quelque conformité de traits, n'est plus la même religion, le temps qui a son domaine sur toutes choses, lui a fait sentir son pouvoir et l'a fort altérée, malgré les précautions des hommes, mille changements imperceptibles l'ont defigurées à ne la pas reconnoître, et Jesus Christ même la désavouerait, tant elle est changée et change encore tous les jours. On ne sait, où est cette infaillibilité prétendue, si elle est dans ce livre qui subsistera toujours, et qu'un chacun pourra expliquer a sa fantaisie sans crime. Si elle est dans ce livre et l'explication que le chef lui donne ; si elle est dans ce livre et l'explication du chef des assemblées unies ensemble, ou seulement des assemblées sans chef ; on dit qu'elle est dans le chef ; mais on ne sait, quel est ce chef ; s'il y en a un, ou si tous ne sont pas égaux. Le St. Esprit qui est invisible, ne se fait pas sentir plus clairement aux uns qu'aux autres, et n'empêche pas que l'intérêt, la cupidité, l'amour propre, ne produisent également toutes leurs décisions, que savons nous, si Pierre et ses successeurs qui disent cette église infaillible et non les autres successeurs des apôtres si la primauté de la ville de Rome n'est point la seule raison de la primauté de son Evesque ? Si le successeur de Paul, qui a travaillé plus qu'aucun apôtre a fonder cette église, n'est pas au dessus des successeurs de Pierre, et n'a pas le pouvoir de les reprendre dans leurs défauts, enfin si c'est le christianisme en feneral, qui est infaillible, et qui est tout le corps de cette église, qui ne doit jamais périr ? Toutes questions impossibles à décider. Ce livre, dont on veut arrêter la signification vague et fixer les sens, enfante un million de livres d'explications, sujettes à d'autres explications douteuses par un progrès infini ; et

d'explications qui nous accable, nous embarasse et qui nous jette dans une plus grande obscurité, que celle où nous étions ; à force de nous vouloir éclairer on nous aveugle, et on nous égare, en nous voulant conduire : toute cette tradition des peres est également utile et favorable, aussi bien que les lieux expliquez, et s'accommode à tous sens. Il est tout à fait impossible à un homme sans prévention de prendre un parti pour la connaissance de la vérité ; que tant de fatraz accumulez ont rendue impénétrable, aussi bien que le style parabolique et metaphorique de cette histoire de Jesus Christ.

On ne sait s'il est nécessaire de prendre un parti, s'ils ne sont pas tous également bons, si le seul intérêt ou la vanité, ne les oblige point tous de soutenir, qu'il n'y a que le sien, qui soit véritable, pendant que tout les autres sont vicieux, detestables et maudits : car dans la dispute on se noircit l'un l'autre ; souvent on ne se bat que par les termes ; souvent on est dans le même sentiment sans s'entendre, ne s'efforçant même de s'eloigner l'un de l'autre lorsqu'on est uni en effet, l'on donne à son adversaire mille opinions qu'il n'a point ; on se fait un phantome pour la combattre à son avantage et se donner l'honneur d'une victoire imaginaire et facile : cete theologie, qui devait les mettre d'accord, ne sert qu'à leur fournir à tous des subtilitez, pour éviter les traits qu'on lance et defendre leur choix, quelque'il puisse être : enfin, il est étonnant, que tant de génies, au dessus de commun, aient eu la témérité de choisir un parti ; parmi tant des routes différentes, et de y être de bonne foi et sincèrement attachez, car dans tous les partis il y a des bons et des mauvais esprits, crédules comme incrédules dont les uns suivent et defendent leur cause, persuadez qu'elle est bonne, et les autres la soutiennent, quoique convaincus de son incertitude seulement parce qu'ils y sont nés et par honneur et par l'intérêt qui est le motif général et commun des persuadez, et de non persuadez. Si un bon esprit croit de bonne foi et ne reconnaît pas la subtilité des raisons qu'il avance contre ses adversaires lui opposent, c'est sans doute que la peine d'apprendre les choses lui otent le loisir de réfléchir dessus, occupe à s'instruire de ce qu'il doit croire et defendre ; il est trop bas pour examiner, s'il doit le croire et defendre, son esprit émousse à concevoir le sens d'un passage, n'a plus la force de pénétrer, s'il est juste, sa mémoire travaille uniquement, à retenir ce qu'on a dit, empêche le jugement d'étudier, si l'on a eu raison de le dire un nombre anhelant des conséquences, tirées des suppositions, et d'en reconnoître la fausseté ; enfin, c'est la science qui fait obstacle à la connaissance, c'est la peine de retenir, qui empêche de rien savoir : car ce n'est pas la être savant par soi même et sans une réflexion, qui sache digérer ; nous ne sommes savants que de la science d'autrui ; notre mémoire sait beaucoup et notre esprit rien de tout. Il y a bien des gens qui sont savants, d'un savoir ignorant, qui sont pleins et non nourris ! sans la réflexion, c'est une enflure d'idropisie, une boufissure de malade et non le embonpoint d'un homme sain ; souvent accablé des choses, qu'on a à apprendre, l'on n'a pas le temps d'y réfléchir, et l'on est un fort sot savant ; l'étude doit seulement avoir en vue de rendre savant le jugement et la mémoire. Voila l'origine de l'aveuglement de plusiurs (sic ?) bons esprits, qui sont attachez de bonne foi à leur cause ; souvent encore l'étude le spassionne pour ce qu'ils apprennent, comme un advocat à qui le gain et l'application à defendre une cause qu'il avait crue douteuse, corrompent le jugement et la lui font trouver bonne, ils se persuadent eux mêmes, en voulant persuader les autres, ils se convainquent eux mêmes, de sa solidité des raisons, qu'ils veulent qu'on trouve solides : l'envie qu'ils ont, d'entraîner les autres dans un parti, les y entraîne eux mêmes ; ils succombent sous leurs propres efforts et sont vaincus par eux mêmes, en sorte, que de plus en plus cet étude, cette science, cette dispute les partialisent, les affectionnent, et les rendent plus propres et plus assurez et plus chéris à la cause, qu'ils defendent, de plus il est fâcheux de désapprendre, ce que l'on a appris toute sa vie : on ne veut perdre son prix,

fermer les yeux à une lumière si fâcheuse, qui nous ferait connoître avec douleur l'inanité de notre gloire, de notre science, de nos peines, et nous arracheroit nos douces illusions : enfin, rien n'est au dessus de la folie, et de la foiblesse du plus grand homme, et du plus beau génie du monde ; nulles erreurs, nulles opinions, nulles absurditez, nulles fantaisies ne sont au delà, et rien de nous doit détourner ; ce sont là les limites, les bornes, la nature, le vol, et la capacité de la raison humaine ; cette excellence prétendue n'est que par rapport et par comparaison aux autres hommes, encore plus foibles et plus fous. Mais enfin, si la raison est incertain [sic ?], si l'immortalité de l'âme est incertaine, si toute la nature est incertaine ; si le vice et la vertu, la gloir et l'honneur sont incertains ; si le livre de Moïse est incertain, les prophéties incertaines, Jesus Christ incertain, miracles incertaines, Eglise incertaine, chef incertain, infaillibilité incertaine, tradition incertaine, témoignages d'homme faux et incertains et fabuleux, toutes choses qui forment ce ressort général et fondamental de la conduite des hommes et de leur société : si tout, enfin, est ignorance, obscurité, incertituden, doutes, erreurs, opinions, suppositions, que faire ? Doutez, ignorez, ne sachez rien, ne discourez de rien, ou discourez sans rien déterminer, n'y décider.

Si tout, dit Pasal, est également douteux, panchez du parti le plus avantageux et ou il y a moins de risque : mais si tout est également douteux, il n'y a point de parti plus avantageux, il y a partout également à risquer, également à attendre et une égale erreur : si la religion catholique est imaginaire, tous ses avantages sont imaginaires, et ne sont rien non plus, que ceux de la suspension ; il se peut faire également, que chaque parti soit le seul vrai ; je l'avoue, tout est possible, notre raison ne décide point de la mesure de la conception ; il n'est point vrai, qu'on ait à courre le risque dont un parti menace l'autre, où dont-il eut la liberté de menacer, et qu'on doive attendre le bien, qu'il promet, ou qu'à pu promettre, Car ce paradis et cet enfer sont biens et maux, que chaque parti est maître de se donner, pour se soutenir et détruire les autres : ils sont donc également vrais, et également faux, également possibles, et également à attendre, également à craindre, également imaginaires, également douteux, également persuasifs. Vous dites ; je ne hasarde rien à faire un choix ; mais je ne puis prendre un parti, sans courre tous les risques possibles, dont-il a plu aux autres, de me menacer et sans renoncer aux biens possibles, qu'il leur a plu de me promettre, quel est cet avantage, qu'on a à la fantaisie de me promettre, pendant que tous les autres partis ont aussi la liberté de me menacer du contraire ? Sont ce des biens ou des maux que des promesses ou des menaces en l'air ? Si le chrétien n'avait rien promis, il n'aurait aussi aucun avantage égale raison partout ; le gain et la perte sont égaux, de tous côtés risque égal pour tous dans cette gageure, puisque tout ce qu'on y met n'est d'une fantaisie, promesses ou menaces également fausses, également possibles, et non d'une valeur plus grande que tout ce qu'on n'y met pas et qu'on y peut mettre, sans qu'il en coûte rien, puisqu'enfin il n'y a rien proprement de part et d'autre. Vous avez beau dire que vous mettez au jeu plus que moi, ne pouvois-je pas y mettre de vaines promesses comme vous ? Je ne gage rien si je gage, mais je perds beaucoup si je perds : nous ne pouvons tous deux rien perdre ni gagner, puisque il n'y a que du vent dans la gageure, où nous pouvons également perdre ou gagner. S'il s'y trouve quelque chose, subtilité trompeuse, comparaison séduisante, sur une matière fort abstraite, ne séparons point le gage de la gageure même. Car ce bonheur est la gageure même, ce paradis est ce qu'on gage être ou n'être pas, et disons je me suis trompé ou non, vous pouvez vous tromper ou non, nous pouvons nous être trompés tous deux, cela est véritable ou faux, ou également dangeureux, qui nous a dit que le parti de la suspension n'a rien à perdre : elle promet tout, et ne promet rien, elle

Chrétien, pour avoir eu la témérité de ne pas rester dans l'ignorance et l'incertitude où la nature nous a fait naître, et franchi les bornes naturelles pour n'avoir pas suivy les seules lumières du bon sens pour n'avoir pas eu la soumission de se tenir dans le doute où l'on nous voulait ; enfin, pour avoir fait un choix, qui nous était interdit ; car ne semble t-il pas que la nature nous ait mis toute sorte d'obstacles à la certitude, nous ayant tous enveloppés des ténèbres, et que c'est un crime de les vouloir percer et de nous donner plus de perfection, qu'elle nous a prescrites, une témérité punissable de courir dans la nuit, de nous attribuer une lumière et une force, que nous n'avons pas ; enfin, pour prendre un parti, que tous nous defend de prendre, on sera puni ou recompensé d'avoir méprisé, ou d'avoir respecté ses ordres. Si le mahométan, ou un autre me menace de son enfer, j'ai bien plus droit de le menacer de même, et je trouve, que j'ai eu tort d'avouer, que nous avons tous autant à gagner et à perdre car quoique tout soit possible et incertain, n'est ce pas une probabilité pour moi de me trouver dans la situation la plus raisonnable, quelque risque que je courre de me tromper, et de tomber dans le maux, dont on me menace ; ne dois-je pas me rassurer de ce que je ne puis faire mieux, de ce que je ne dois point être criminel, de rester avec respect dans l'ignorance, où je suis condamné ; j'aime mieux être dans la suspension, que dans l'erreur : enfin, suis-je coupable de n'avoir pas plus d'entendue de raison, et de n'avoir pas plus de penetration, de n'être pas plus fort et plus parfait ? Est-ce un crime de n'être pas d'un sens plus net, de n'avoir pas meilleure vue, et de me soumettre à mon état ? De plus, ma suspension n'est point un parti, et une préparation à tous partis ; je suis incertain jusque dans mon incertitude. Toute la fermeté de mon doute consiste à douter même de mon doute, à être suspendu et fragile dans ma suspension, et ma suspension sera le parti qui sera vrai : ce n'est qu'un penchant simple et un désir nu de la vérité inconnue. Qui que ce soit qui ait raison, j'auroi été pour lui, quelque opinion qui soit la véritable, quelque Dieu qui soit le vrai, je ne l'auroi point rejeté, je l'auroi servi et adoré dans mon doute et aimé de tout mon cœur : qu'ai-je donc à craindre, soit du Chrétien, du Juif ou du Mahométan, ou du Païen, puisque je sers le Dieu qu'ils servent et que je suis généralement de la doctrine qu'ils sont ? Car ma suspension n'est point une suspension morte, elle est vive et ardente et désireuse de la vérité, enfin bien intentionnée, ce qui suffit pour me lier à quelque religion que ce puisse être qui se trouvera bonne, dont il se trouvera, que j'avais été dans mon incertitude. C'est non seulement une capacité de vraie religion, mais une religion déjà formée et entière, un désir qui peut donner le mérite de la vérité et suppléer à un défaut involontaire ; c'est une docilité à tout ce qui sera vrai, une carte blanche pour toutes impressions, enfin une croyance suspendue qui attend et désire son objet avec respect et sincérité. Je n'ai donc point à craindre les menaces d'aucun parti, je puis prétendre à toutes leurs promesses, et je ne hasarde rien. De plus, quand je tomberais d'accord que c'est mon avantage de prendre un parti et de donner ma croyance à une opinion, quelle faute a cela ? Est cela une contraire conviction de mon jugement ? C'est me prouver mon intérêt, et non la vérité, et mon profit n'est point une preuve à mon opinion. Est-ce une règle pour juger la vérité d'une opinion, que la mesure de l'avantage qu'elle me promet ? Suis-je le maître de donner ma croyance à ce que je ne crois pas ? Mon utilité forcera-t-elle ma persuasion sur ce dont je ne suis nullement persuadé ? Et une absurdité lucrative doit-elle être bien accueillie de mon jugement ? Il ne dépend pas ainsi de moi de croire ce que je veux ; je n'ai pas à commander ma conviction, et je me revolterais moi-même contre moi-même si je m'y voulois contraindre ; je soutiendrais un débat et une guerre civile, ma raison ne reconnaîtroit que la force de la preuve et mépriseroit la grandeur de mon intérêt, elle embrasseroit avec regret une vérité fâcheuse sans pouvoir la rejeter, et verroit malgré elle une lumière qui me mortifieroit

seroit toute différente de mes désirs, et cette raison séduisante de mon intérêt, en flattant mes vœux, laisseroit mon jugement entier à la vérité prouvée. Enfin je ne puis ni je ne dois pas croire une opinion utile. De plus, la croyance et la foi que le Chrétien exige, est un don qui ne dépend pas de nous, et que par conséquent, on ne la doit pas exiger. La foi que les moyens humains nous donnent n'est point dans sa perfection, il faut que ce soit une infusion extraordinaire d'en haut, qui ne reconnoisse, ni la voix des sens, ni du raisonnement, ce qui est au dessus de nos forces ; je ne suis point coupable de ne la point avoir, à moins qu'on ne me fasse un crime des foiblesses et des imperfections où la nature m'a assujetti ; enfin, pour parler un langage chrétien, j'attends cette infusion et ces inspirations divines avec la dernière docilité : je désire cette foi de Dieu que vous dites nécessaire et indépendante de mes désirs et de mes efforts, car ma foi qui seroit de moi et non de Dieu, ne seroit point bonne. Au plus, je pourrois faire obéir mon intérieur au culte établi, soumettre toutes mes actions aux lois de la religion, sans que mon esprit et mon jugement reconnût mon empire, et cédant à mes ordres, je pourrois être religieux sans aucune persuasion de la raison. C'est un respect qui est juste de rendre au public ; il faut du moins lui donner l'extérieur, qui dépend de nous et de lui, si nous réservons l'intérieur qui est à nous seul. Car, enfin, on ne fait point de violence à l'esprit et au cœur, quoiqu'on force la langue à tenir un langage, et le corps à une situation, on ne peut forcer l'esprit ni le cœur à penser ; ces mouvements secrets sont au dessus de la tyrannie des lois et échappent au pouvoir des princes, n'obéissent à [Hic incipit Göttingen] d'autres autorités, ils leur sont souverains chez eux, et sont même indépendants de nous, et refusent notre empire : enfin, le jugement et l'amour sont libres, ne s'enchaînent point, et ne s'emprisonnent point, et ne se captivent point ; je ne puis que ce que je puis. Quelle règle, quelle conduite, garderois-je dans cette suspension générale que j'embrasse ? Contredirai-je tête baissée tout ce que les hommes ont établi ? Détruirai-je cet ordre civil, dont je connois les ressorts ? Ne consulterai-je que mon intérêt et mon amour propre, donnerai-je tout à mes sens, n'auroi-je des lois que mes désirs ? Et quoique je soupçonne que la vertu et le vice sont des productions du préjugé qui concourt à la société, seroi-je sans amour pour l'un et sans horreur pour l'autre ? N'auroi-je des bornes que mon utilité et d'autres motifs de mes actions que mon profit, et d'autres règles de ma conduite que mon avantage ? M'abandonnerai-je enfin aux crimes, aux perfidies et à mon penchant ? N'auroi-je ni honneur ni conscience ? Seroi-je sans foi, sans songe, aussi indifféremment que de la vérité ? Sera-t-il à mon choix d'être cruel, inhumain, injuste ? Seroi-je aussi volontaire, traître, mauvais et scélérat, que bon, sincère et honnête homme, non : c'est ici, où je sens bien, combien la religion a été nécessairement établie, et combien le frein de nos préjugés est utile : comme ma suspension n'est point une irreligion, ni une incrédulité, ni une impiété, qu'au contraire, c'est une crédulité indéterminée, emue, presque à tout, docile à tout, préparée à la vérité : enfin, bien intentionnée, elle peut régler ma conduite, et borner mon amour propre à une crainte douteuse, une incertitude craintive, discrète, et de bonne volonté, ne lachant point la bride à mes désirs, ne me laissant point une liberté effrénée et n'otant point le joug à mon penchant, j'ai un Dieu douteux à adorer et à craindre, un enfer douteux à éviter, une immortalité douteuse à espérer : un vice douteux à fuir, une vertu douteuse à pratiquer : ma suspension est une religion générale, qui peut me servir de frein raisonnable et composer mes actions aux règles ordinaires de la société ; ce n'est point une assurance insolente, audacieuse, brutale, impie, comme de l'athée, qui se permet tout ce qu'il veut, et qui compte sur un anéantissement certain : c'est une inquiétude sage et prudente, qui craint de se trop permettre, qui aime enfin la vérité, et le bien inconnu, et a en vue des peines, des récompenses et des éternités incertaines : ce

de rester quoique incertainement dans la coutume, où je suis, et dans la religion où je suis, par la seule raison, que j'y suis et que je pourrais encore plus me tromper, en changeant de situation ; cette inquiétude raisonnable ne me laissera point sans scrupule, même dans les actions où je suivrai les règles établies, à plus forte raison, quand je m'en écarterai : le seul respect de la foule captivera mon extérieur, jusqu'à le faire obéir à toutes ses lois, quoique j'en connoisse l'incertitude ; quand ma suspension ne me laisseroit rien à craindre, je sacrifierais ma conduite à la beauté de l'ordre civil et mes actions à l'utilité du trait général de la société, je seroi bienfaisant, vertueux, sincère, equitable, reconnaissant de bonne foi, par accord, par précaution, par mon incertitude même si ce n'est pas par croyance et par persuasion, je seroi retenu, modéré et fort timide à m'éloigner de la route battue, quoique convaincu par expérience, de l'ineptie des hommes, de la fausseté de leurs préjugés, de leur flexibilité à toutes opinions, de leur susceptibilité, de toute sorte de fausses impressions. Voilà votre étendue, et de tout ce qui est possible, que je ne puis concevoir, me rend suspect, discret, et peu hardi à entreprendre rien de nouveau et me enferme avec incertitude, sous les règles communes ; cette prudence me range au train commun, sans m'y attacher, je fais un sacrifice des intérêts de mon amour propre, de mon utilité et de mon plaisir, à la prévoyance incertaine, de ce qui peut-être, je me munis contre les différentes possibilités, je regarde le torrent comme une excuse et le nombre comme une justification ; je me précautionne contre tous les risques possibles, par un repos et une immobilité, une conformité non attachée, non stable, non assurée à l'état, où je me trouve, par une généralité inconstante des sentiments et du penchant par une indétermination d'esprit et de cœur, et une pratique timide, soumise, aveugle, irresolue et non passionnée et non raisonnée de ce qui est établi, je m'assurerai ce bonheur douteux, qui peut être par ma moderation prudente, je suivrai la religion, les lois et les préjugés sans attachement, sans certitude, sans persuasion à tout hasard pour le peut-être inconnu, par compagnie, par exemple si l'on m'oppose, que j'abandonne la nature, que j'ai entrepris de suivre, que je consulte les animaux nos confrères, je tiendrai une autre conduite que les sens ne m'ont donné aucune certitude du péril que j'avais à craindre. Pourquoi ne pas ignorer entierement ce dont les sens ne nous donnent aucune connaissance, et pourquoi ne pas agir, comme s'il n'était pas, comme s'il ne fut venu jamais à nos oreilles ? O raison, double et légère qui me fait à tous moments abandonner un faux jour qui je tenois véritable pour un autre faux jour qui me trompe à son tour, qui me fait quitter prise à une certitude apparent par la seduction d'une autre aussi apparente, dont je suis ce jouet, qui arrache à mon jugement une opinion qu'il embrassoit de toute sa force, de toute sa croyance par les charmes imposteurs d'une autre, qu'il saisit avec une autre égale, apres qui le relaist à le infini pour un autre, et me passe, et me promene de fausseté en fausseté, en courant à la vérité inconnue ; mais cette crainte est une conséquence juste d'état incertain, où la nature m'a mis ; ce sont des lumières naturelles, qui me conduisent encore, et la soumission que j'ai au préjugé ne détruit pas ma suspension ; mais quand j'agitais comme dans une ignorance parfaite, sans discourir en l'air, sur des incertitudes, notre penchant et nos désirs ne seroient pas dans cet état, ni un argument suffisant, ni une impulsion assez considérable, pour nous faire agir les charmes du plaisir present, ne doivent point me guider dans ma suspension. Ce n'est point contredire la nature de preferer l'utilité publique à la mienne particuliere, puisque l'utilité publique est la mienne particuliere, mon véritable intérêt et ma conversation demandent que par mon exemple, et par ma conduite, je maintienne cet ordre civil, ou nous nous prétons des fois l'obéissance que je rends aux préjugés blessez d'un coté mon amour propre, que la nature m'a donnée pour me conserver ; elle le dedomage

c'est lui qui en est la première racine, qui les seconde, et nous les rend faciles et naturelles : ne seroit ce pas même offenser cet intérêt inspiré par la nature, que de violer des lois, dont l'infraction est suivie des peines ou d'infamie, car quant tout nous seroit libre et permis, les hommes ne laisseroient pas impunies les témérités de notre amour propre ; c'est bien notre intérêt de nous accommoder à leurs règles, malgré nous, c'est un effet d'amour propre à leur obéir, le mal dont notre désobéissance est menacée, leur blame, leur haine, leur approbation, leurs louanges, leurs estime, ne sont point à dédaigner puisqu'ils sont utiles ou funestes à notre conversation, et à nous éloigner de la souffrance ou de nous en approcher, quand bien même ils ne nous donneroient que le vain plaisir, ou le vain chagrin qu'on nous a accoutumés de sentir pour leur mépris, ou pour leurs éloges, plaisir qui nous dédommage de celui dont nous nous sommes privés pour leur plaire, change et compensation, qu'on nous rend pour ce que nous avons donné : car leurs vertus ont ses plaisirs comme peines, et leurs vices ses peines comme ses plaisirs, souvent leur vertu est moins malaisée, moins difficile, moins laborieuse, que leur vice, et leur vice, moins agréable, moins utile et moins facile que la vertu : laissons nous piper pour notre bonheur, goutons toujours les charmes de la douce erreur, dont il nous trompent, vivifions notre sentiment, pour sentir une gloire creuse qu'ils nous donnent de leur avoir obéi, aiguïsons notre goût pour goûter la douceur des mets vides, qu'ils nous présentent, plaisirs néanmoins réels, enfantez, d'un objet fantastique, douceur effective, produite d'une cause, imaginaire, joie véritable, excitée par un principe faux, enfin, avantage, intérêt, utilité, plaisir, délectation, qu'on nous rend pour ce que nous avons accordé, non moins sensibles, non moins vifs, non moins estimables, non moins nécessaires, aussi vains, aussi passagers, aussi inconstants, aussi fragiles, enfin, pareil à ce que nous avons quitté tout ce qui est sujet à passer ; plaisir insensibilité, douleur sera un jour égale, le temps rend un et anéantit tout pareillement au bout de la carrière ; il ne reste nuls avantages, nuls goûts du plaisir ou du mal passé, nulles traces du bonheur ou du malheur ; celui qui a ri n'est pas plus avancé que celui qui a pleuré, on ne peut retenir, tout est néant : soit différent dans la course, égale à la fin ; solide consolation du malheureux, toutes ces raisons, ne doivent avoir aucune force pour régler notre croyance, qui ne reçoit point la preuve de l'utilité, et qui ne se convainc point par notre avantage, mais pour conduire nos actions extérieures, c'est une persuasion de l'extérieur et non de l'intérieur qui ne se persuade que par la certitude d'une immortalité douteuse, à la beauté de l'ordre civil, et mon amour propre à l'intérêt public, qui me regarde en particulier, à la force des préjugés à la nécessité, que les hommes m'imposent, au supplice dont ils me menacent, la douceur d'un vice souvent pénible, et la peine d'une douce vertu, enfin, le cours peu long de quelques années, dont l'écoulement rapide sera à la fin égal le pis aller, sera d'avoir perdu quelques foibles plaisirs, quelque satisfaction d'un moment, qui seroit alors perdu de même, en tout cas c'est risquer, quelques délectations bornées et limitées, pour le sentiment et la durée, qu'on ne sent, que jusqu'à un certain point et qui nous resserre dans une fort petite étendue. Un bon esprit estime peu tout ce que finit et tout ce qui est fini ; mais de plus c'est un intérêt, qu'on sacrifie à un plus grand intérêt, un bien qu'on donne pour un autre bien, ce n'est rien perdre et rien risquer, cet effort n'est donc pas bien grand, et cependant utile et nécessaire, et mon sacrifice est peu considérable enfin, j'adorerai dans ma suspension ce quelque chose inconnu, vague et indéterminé par l'admiration de tant d'incompréhensibilités : au milieu de la foule je serai à l'écart supérieur au préjugé, j'y obéirai, je chercherai avec indifférence l'estime méprisable des hommes, je serai sensible à leurs vains jugements, j'aimerai indifféremment leurs vertus, je hairai indifféremment leur vices, je louerai et blâmerai sans amour ni haine, je

sans raison sur leurs suppositions, indifférent et insensible, je seroi tout a tout, et rien a tous, sans rien contredire ni approuver approuvant tout, et contredisant tout, sans rien recevoir, ni rien refuser, recevant tout et refusant tout, crouant tout et ne croyant rien, refettant tout et ne rejetant rien, discourant de tout sans discours, doutant de tout, sachant tout, ignorant tout, ignorant de mon ignorance, comprenant tout et ne comprenant rien, concevant tout et ne concevant rien, crédule à tout, incrédule à tout, susceptible de tout et de rien, contraire à tout et à rien, sans religion et sans irreligion, sans vices, sans vertus, sans docilité, sans indocilité ; rebelle sans rebellion, soumis sans soumission, peuple et non peuple, vulgaire et non vulgaire, sans certitude, sans incertitude, sans ordre, sans désordre, règle et non règle, étant contradictoire et sans définition qui est celui où la nature m'a mis, je seroi tranquille dans ma suspension, j'ignorerai avec patience, je supporterai mes ténèbres et mes malheurs, avec douceur et sans murmure, je m'accoutumerai à ma nuit, je ne jugerai point des choses par des simples rapports, ou des similitudes, j'attendrai le changement incompréhensible de mon être sans alarme, je ne me causeroi point un mal pressant et reel et inutile pour un mal douteux futur, inconnu, imaginaire et que je dois ignorer, je ne me chagrinerai point d'une mort que je ne puis éviter, je coulerai mes jours, fuyant le mal, cherchant le bien, évitant la douleur, aimant le plaisir, je vivrai sans ambition, je hairai tous les plaisir, funestes, pénibles, douloureux, jamais je ne les prendrai, que jusqu'au point, où ils cessent d'être plaisir et jamais au delà des bornes que nous prescrit la nature, craignant une trop forte agitation, et un repos trop mort et trop triste, je me ferai une occupation badine ; douce ; modérée, pour me suspendre toujours à l'ennui qui me talonne, je me ferai un plaisir doux et sans violence, je goûterai les douceurs d'une paix occupée et divertie, je tiendrai le juste milieu de l'agitation et du repos, je seroi à moi sans y trop être ; je m'éviterai sans me trop éviter, je m'éloignerai de moi sans m'en trop éloigner, je fui/286/rai toutes extrêmités, je jouirai d'une oisiveté non languissante, et prendrai le divertissement non violent, mon loisir sera vif et animé, ma vie ne sera ni trouble, ni morne, une diversité non confuse, un changement non rapide, laissera mon cœur toujours dans une égale situation, ne me fera point tomber dans une lourde chute du plaisir, dans l'ennui et me conduira par une douce pente du repos au plaisir, et du plaisir au repos et non pas comme la plus part des autres hommes, qui ne vont à l'un l'autre, que ce qu'ils sentent, je prefererai un bonheur continuel et paisible à ces excès de delectation qui etourdissent le sentiment pour trop le remplir, qui etouffent la sensibilité par son excès, souvent douloureux et qui rassasient le désir d'une satieté indigeste, ou même on ne peut atteindre que poussé par une véritable souffrance, par une peine contraire, par une contrariété qui vivifie le goût par contrat feu de fièvre allumé par le dereglement, plaisir que ne subsiste que par rapport et ne se goûte que par son contraire ; enfin, je m'amuseroi en attendant ma fin ; je respecterai cette lois fondamentale de la société de faire à autrui ce qu'on voudrait ; qu'il fut fait à soi-même, de ne lui faire ce qu'on ne voudrait pas, qu'il vous fut fait loi dictée même par l'amour propre, mesurée sur l'amour propre, et qui n'est qu'un amour propre bien réglé, bien intentionné, infiniment bien raisonné, nature bien entendue, intérêt reformé, cupidité corrigée, loi source des préjugés, qui fait la vertu et le vice, le bien et le mal, la justice, l'injustice, l'honneur, l'infamie ; je seroi fidele, je tiendrai, ce que j'ai promis, je hairai l'oppression, je ne ferai tort à personne, je garderai les lois de la probité, je seroi secourable, bienfaisant, bon ami, je soutiendrai la foiblesse contre la violence, je detesterai l'ingratitude, je seroi de bonne goy, j'auroi la sincerité en particuliere recommandation, j'éviterai avec soin le mensonge, je fuirai les artifices, les bassesses, les lachtez, je hairai les traîtres, j'auroi en horreur la perfidie, j'obligerai pour le seul plaisir d'obliger, je supporterai tout le monde, j'excuseroi

nécessité de me mettre à couvert de mon ennemy, par précaution, et non par fureur, je m'empêcherai de me vanger, sitôt que je le pourroy, je régarderai les imperfections de l'homme en homme, je punirai par le pardon, je verrai l'injure qu'on me fait seulement comme mon propre malheur, si je ne puis ramener mon ennemy à la raison, je me consolerai en le rendant plus juste, et plus ingrat, je ne l'accablerai que de son tort, je veux qu'il soit sa peine, on pourra être mon ennemy, sans que je le sois à personne ; jamais ma haine ne profitera des armes de l'amitié et confiance ; je respecterai même dans la guerre les lois de l'amitié passée ; je tairai le secret d'un ami, pour ne point cesser d'en être le maître ; j'abandonnerai la vengeance ; non par paresse et nonchalance, mais par magnanimité ; je seroi véritable dans mes caresses ; jamais l'interêt n'en sera la mesure, même dans ce commerce de civilité nécessaire et de politesse trompeuse ; j'auroi un ton vif, animé, plein de sentiment et de distinction en accueillant l'honnête homme, et un ton de compliment froide et glacé, commun général, pour le fat ; afin de stisfaire à la coutume et à mon penchant, je seroi prompt à louer, prompt à blamer, je tacherai de penser tout ce que je dis, me faisant une prudence nécessaire, et une espèce de crime de trahir, même par mon silence, la vérité, que je suis forcé de taire, je rendrai la justice, non comme une faveur, mais comme une dette, que je suis le premier interesse de payer ; je ne mépriseroi personne, tout homme étant égal à un autre homme, ni ayant point de véritable distinction, que les talens naturels : la noblesse et la grandeur n'étans que des usurpations tolérées, jusqu'à la royauté qui est une défaut et un désordre util ; jamais l'orgueil ne me fera rien penser de moi, que comme des autres, en rien je ne me paroît rai en moi même supérieur, ni au dessus d'eux ; je me comprendrai sous les foiblesses et les imperfections communes ; je me tiendrai au rang du peuple et je me mépriseroi comme s'il m'échappe d'être vain, je me ferai descendre de ma vanité, par la pensée que tout est méprisable, j'éviterai toute distinction ; soit par trop de luxe, soit par trop de negligence ; si la presumption me surprend, c'est une surprise dont je reviendrai bientôt, et qui me fera toujours tenir en garde contre moi même ; j'aimerai par seconde réflexion : si je ne suis pas tout à fait maître tout de un coup d'être envieux, je dedirai mon cœur, je rougirai devant moi même, je tacherai de supplanter la peine de l'ennui par le plaisir de l'estime et de vaincre ma foiblesse, par la douceur de l'admiration, je m'enfoncerai d'aimer l'objet de mon ennui, de louer, d'estimer, d'admirer, de favoriser ce que je hais, je veux que le noble feu d'une louable emulation eteigne ma haine, et purifie mes désirs, que sans sentir de la douleur devoir le mérite, je ne sens que l'ardeur de l'imiter que le désir de lui ressembler fasse mourir le désir de lui de le détruire, que l'effort d'y atteindre me distraie de la hair : il faut que l'équité arrache à ma langue l'éloge quelle lui doit, et me punisse d'avoir succombé à la malachete, par un aveu sincère ; il ne faut pas même, que je paye ce tribut en captive forcée, comme un gage de servitude, mais d'amour, je donnerai au malheureux le secours et la pitié, que je voudrois qu'on me donna à moi même ; le risque d'obliger tout le monde, jamais l'ingratitude ne me fera repentir d'avoir obligé ; je verrai les vices des hommes avec le même sens froid, que le penchant des animaux, je seroi reconnaissant même du bien que je verrai faire aux autres, loin de disputer le prix d'un bienfait après l'avoir reçu, je seroi tel après la grace, que j'auroi été pour la recevoir, je me retiendrai par la force de la réflexion dans la sensibilité, qu'inspire une faveur nouvellement reçue, laquelle perit malgré nous insensiblement, qui nous échappe et s'évanouit, si nous n'avons soin de la nourrir et de l'entretenir, je me roidirai contre l'ingratitude, ou je tombe sans m'en apercevoir, je m'efforcerai à la reconnaissance sans en sentir le poid, ni sans la vouloir secouer et savourant le plaisir, d'y être sensible, je me renouvellerai sans cesse à la gratitude, et à l'amitié de mon bienfaiteur, je seroi sensible à la gloire des hommes, j'estimerai leurs

applaudissements, je ne me troublerai ni trop, ni trop peu de leur estime, ou de leur blâme, ni à l'un, ni à l'autre ; je ne seroi point abattu ni de l'un, ni de l'autre, supérieur a tous deux sans superbe, sobrement glorieux de leurs louanges, m'en passant sans inquiétude, quand je ne les ai pas, craignant leurs blâmes, avec discretion, sans être humilié ni inquiet, quand ils me les donnent, peu sensible a leurs presents et a leurs refus : soumis sans servitude a leurs jugements, sans les trop negliger, ni le trop redouter, quelque vent que souffle, je dors a l'abri de ma conscience, sans sa protection ; je suis tranquille contre toutes leurs opinion, c'est mon refuge contre leurs injustices et ma propre approbation me console, je ne recois de la gloire et de la honte qu'ils me donnent, que ce que j'en ai bien examiné, et que je me donne a moi même, car leur opinion seule ne me rend pas louable, je ne prens de l'encens, qu'ils m'offrent, que ce qui m'en appartient, je consens volontiers à leur indifférence et à leur oubly, ou plutôt, tout cela n'étant que des êtres de raison, qui ne font aucune impression sur moi, et non de force, que par un accord volontaire, une composition libre par mon consen/299/tement, par conviction, par une illusion agreee et une tromperie consentie, je retire le consentement que j'ai donné a leurs préjugés, quand ils ont l'ingratitude, ou l'aveuglement de me priver de la recompence qu'ils se promettent a eux, qui y obéissent non seulement ma conscience, qui est un jugement habitué au lieu me consoler, par le témoignage que je me rends a moi même, que j'y ai obéi, et qu'ils me feroient justice, s'ils connoissoient la vérité ; mais aussi par une connoissanc [sic ?] que j'avais suspendu une lumière, que j'avais écartée, qui me fait connoître, que rien n'est louable ni blamable que par traite et accord, et qui fait evanouir les spectres et les fantômes, qui m'amusoient dans un songe volontaire ainsi que le soleil chasse les ombres de la nuit, je me dedis de ce que je vois consenti, sous condition laquelle n'étant point remplie, je viole le traité qu'ils violent, prêt a m'y soumettre hors sur le sujet, que leur erreur me fait injustice, car j'aime à être bon, à rendre heureux tout le monde, et que les autres soient contents de moi, afin qu'ils me donnent lieu d'être content d'eux ; j'aime mieux faire du bien que du mal, prix pour prix, non seulement pour le plaisir d'être auteur d'un bien fait, qui me fait obliger quelqu'un, mais même le seul plaisir qu'un cœur noble sent de voir tout dans le bonheur et jouir de la felicité ; enfin, j'aimerai la vertu pour elle seule, quand il n'y auroit nul enfer à craindre de la part de Dieu et nul supplice de la part des hommes, quand il m'en coûterait une contrainte moins facile, un sacrifice moins doux, je seroi bienfaisant, sincère, equitable, reconnaissant, par pure complaisance ; je ne sers point par crainte aux préjugés établis, mais par le seul plaisir. que je me suis accoutumé de me faire sentir, en lui obéissant par la seule satisfaction, que mon propre témoignage m'a habitué de goûter, et par le doux chatouillement, que l'opinion d'autrui et la mienne qui s'en laissent conduire et qui forment ma conscience, accoutume de me causer cent supplices et recompenses. La louange et la blâme suffisent pour me faire tourner de quelque cote qu'ils veulent et me mouvoir a leur gré, le vent de leur voix suffit pour ploier ma docilité a leur désirs, il ne faut point de motif plus pressant a ma bonne volonlé, que ma propre satisfaction et ma bonne volonté même : car en cela l'erreur volontaire des préjugés enfant mille occasions, de plaisirs, que je n'auroi pas, et qui se joignant a ma propre intention me portent et m'entraînent a tout ce qui est loué et blâmé. Cette libre consession [sic ?] des suppositions établies de leur vertu et ds leur honneur, loin de m'être desavantageuse, est une source de contentements intérieurs, qui suffisent pour me guider, mais quand la crainte des supplices et le jugement des hommes ne me solliciteroient point, quand je n'aurois point des témoins que moi même et pour satisfaction que celle de suivre un penchant naturel, et pour motif que ma volonté, ce seul panchant au bien, me le ferait faire même en secret ; ce qui me prouve, que je ne suis pas dans une égale indifférence entre faire du mal et faire du bien, que l'homme se sent intéressé de ne le pas faire ni

notre inclination fragile ne peut triompher sans l'attention d'un présent avantage qui nous conduit, nous serions bienfaisans, sincères, équitables, c'est la règle même de la nature, et que l'exemple des animaux ; nous confirme, car d'ordinaire /304/ quand ils font le mal ce n'est que pour leur propre utilité, et ils seroient bons sans cet intérêt et contradiction de l'amour propre, qui balance entre deux biens, ou entre deux maux, dont le plus fort l'emporte : je suivrai les lois de la vertu et de l'honneur par mon propre mouvement, je me soumettrai sans peine aux préjugés : ma suspension discrète ou secrète, ne me rendra pas différent des autres hommes, je ne me permettrai rien, que ce qu'ils se permettent, je rendrai un compte au public, sur son propre arrêté, et un autre à moi même, je ne seroi susceptible de crainte qui est le plus grand de tous les maux ; je vivrai sans aucune inquiétude dans mon ignorance, je n'irai jamais au devant de la douleur par une prévoyance indiscrete, je ne quitterai un bien présent pour m'affliger d'un mal futur : car les maux presens, et nous serions peu malheureux si notre sentiment ne s'occupoit que de mal qu'on sent, et s'il ne s'enfonçoit pas de lui même dans la douleur soit réelle, soit imaginaire, je seroi aussi tranquille que le pourceau de Pyrrhon même au milieu des maux prochains, je me réserverai à les sentir, quand je les sentirai, ma précaution pour m'en défendre n'en sera pas chagrine, mais sage et paisible et non pire que le mal, qu'on veut éviter, quand le mal sera arrivé ; que l'effort de la réflexion ne pourra le démentir et que l'affliction du corps me causera une véritable douleur, alors du moins je les sentirai le moins que je pourrai, je n'en gemirai qu'à mesure, qu'ils se rendront plus ou moins insupportables, je me prêterai à lui le plus faiblement qu'il me sera possible ; mon sentiment seul réglera mes plaintes ; je me distrairai, je me lancerai de la douleur, et je m'oublierai si je le puis, je me fortifierai contre elle ; je m'y réfugierai, enfin, je me consolerais sur la nécessité de souffrir, sur l'impossibilité de l'éviter, sur l'espérance de sa fin. Sur la réflexion, qu'elle n'a qu'un point et une durée qu'elle ne sauroit passer, et qui ne passe point ma constance, je me prépare pour la trouver toute légère, au prix qui peut arriver, j'envisage l'extrémité d'un œil ferme et de force, au delà de la carrière, je m'élève au dessus de tout événement, la mort, qui est aussi la mort de toute douleur, la fin et le but de la douleur, ne m'étonne point, si douloureuse qu'on se l'imagine, qu'il est quelquefois insensible, tant il est prompt ou bien que c'est une douleur supportable, qui nous y conduit, nous y prépare, et nous le persuade insensiblement, ou bien une douleur violente, dont la brièveté me laisse point la constance, et nous épargne la peine d'un long combat, qu'elle perit par sa propre violence, qui étouffe et étourdit le sentiment par son excès ; qu'enfin, il n'est pas si difficile de mourir que l'on pense ; qu'en pleine santé on se persuade la chose pire, qu'elle n'est en effet, par la contrariété et l'éloignement qu'on est d'elle ; que la force des préjugés, qui dans quelque pays la fait trouver agréable, joint une nouvelle horreur à celle que la nature nous en a donnée, et nous intimide beaucoup à la faveur de l'ignorance ou nous sommes de ce que c'est, que jamais nous ne la sentons car l'on ne vit plus des quelle est l'on vit tant qu'elle n'est point, c'est l'instant du changement, qui est imperceptible comme un passage à un évanouissement ou au sommeil ; que ce n'est qu'une cessation de réveil ou de vie, qui ne fait ni bien ni mal et qu'on ne sent point, il n'y a que les douleurs, qui devancent ce changement et ce passage, qui sont réels et à craindre et l'on les peut sentir plusieurs fois en sa vie ; elle n'est qu'une privation, un rien non douloureux, puisque c'est la perte du sentiment ; les animaux, qui doivent nous en instruire, nous enseignent, qu'elle n'est point si terrible, et meurent plus facilement que nous ; c'est un, je ne sais que c'est, de pénible à le [sic ?] esprit : ce que suit le tropas [sic ?] n'est pas aussi à craindre, loin de prendre pour règle de ce qu'on doit craindre tout ce qu'on ne connaît pas, on doit plutôt ne craindre que ce que l'on connaît, on doit en sentir toute l'insupportable, on ne sentira jamais les animaux

aura toujours à craindre. La vie ne sera qu'on supplie ingénieux, une inquiétude volontaire, une fatigue continuelle, on ne doit ni désirer, ni appréhender ce qui est inconnu. C'est ainsi que la réflexion me ramènera au train de la nature, d'où la raison m'avait égarée, et que je serai véritablement animal, par l'effort de raison, je me confondrai avec les autres êtres, je suivrai en tout les lumières et le penchant, que donne la nature, elle n'est pas d'elle-même si corrompue, que les hommes la rendent ; je regarderai la raison, comme un instinct déréglé, une horloge qui sonne des coups et non des heures, dont on veut que le dérèglement soit un titre d'excellence ; le même guide qui m'avait écarté du vrai chemin, me servira [sic ?] à m'y remettre, et je chercherai dans les animaux, qui ont conservé la nature dans sa pureté à corriger la corruption, où nous l'avons mis, à me redresser dans mes erreurs, et à vivre et mourir comme eux, ce qui est notre sort commun, après avoir passé ma vie raisonnant, me conduisant avec les hommes sur leurs préjugés, et discourant avec moi-même sur la nature, cherchant le bien, fuyant le mal, obéissant à mon amour propre, qu'on ne peut éteindre, dans une tranquille suspension, une paisible indifférence, incertain douteux, de ce quelque chose incertain et indéterminé, qui n'a point de nom, avec une intention pure et un désir suspendu de la vérité cachée, je mourrai sans grâces, en disant comme Aristote : *Etre des êtres qui que tu sois, aie pitié de moi* . Je déclare en finissant cet ouvrage, que je prétends, n'avoir rien avancé de certain, que tout ce qui paraît le plus assuré, le mieux raisonné, ne sort point de l'incertitude, et que je ne doute pas, qu'on ne puisse faire voir, que je me suis trompé, et qu'on ne puisse me dire autre chose, qui me fera de dire de ce que j'ai dit, moi-même en y réfléchissant, je pourrai dire tout le contraire, et trouver d'autres raisonnements qui sont infinis, et qui me persuadent peut-être autrement, si ma suspension ne me rendoit tout suspect : enfin, on peut trouver mieux, sans trouver rien de plus solide, et de plus certain, et cela même ne doit trouver autre chose, que l'instabilité de la raison et nous confirmer dans la suspension et l'ignorance. Enfin, plus de raison, plus de discours, plus de certitude, plus d'erreur. Reviens nature, ne discouons plus, sentons, vivons et ignorons tout avec tranquillité.

FIN

Autor hujus tractatus dicitur esse Gothofredus à Valle et titulus : Ars nihil credendi, videlicet Observationum Hallensium Tomus X, observatio 9, libri rarissimi.